

MAX FÉRANDON



何先生

Monsieur Ho



MONSIEUR HO

« Comment ne pas aimer *Monsieur Ho* ? [...] Comme dans toute fable qui se respecte, *Monsieur Ho* propose des personnages farfelus, des leçons à tirer, une quête d'absolu et une certaine morale existentielle. En prime, de l'humour et de belles analogies qui font des clins d'œil au lecteur. [...] Est-il nécessaire d'ajouter que le second roman du néo-Québécois Max Férandon est attendu avec impatience ? »

Nuit blanche

« La fable est percutante et, dans l'écriture élégante de Max Férandon, on croit entendre la courtoisie millénaire des Chinois. »

Lettres québécoises

« En plus d'être un roman fort bien écrit, *Monsieur Ho* permet une belle réflexion sur la pluralité et les déchirements auxquels est confronté l'Empire du milieu. »

Le Soleil

« Max Férandon relève avec brio les défis qu'il a choisi d'attaquer dans un premier roman remarquable. »

ICI

« Une épopée d'humour en Chine. »

Ouest France

DU MÊME AUTEUR

La roue et autres descentes, Alto, 2010

Un lundi sans bruit, Alto, 2014

Littérature jeunesse

La corde à linge, La Bagnole, 2013

Max Férandon

Monsieur Ho

Alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

ISBN : 978-2-89694-187-2

© Éditions Alto, 2014

Un pluriel inquiétant

Le jour entrait dans une nuit à court d'arguments. Sans la moindre nostalgie, Monsieur Ho se sépara de son lit. Il avait traversé une dizaine d'heures d'encre sans réussir à trouver la moindre minute de réconfort. Une insomnie ponctuée de hasardeuses et brèves somnolences, de rêves chaotiques et d'images hallucinées, toujours les mêmes. Des gens, innombrables. Des hommes, des femmes, une profusion d'humanité, un pluriel inquiétant. Depuis quelque temps, les courtes périodes de sommeil de Monsieur Ho se résumaient à de longs voyages mal éclairés. Le jour et la nuit partageaient chez lui une même hypothèque. Il alla se réfugier dans la salle de bains afin de se débarrasser des fantômes qui traînaient dans ses draps. Devant son miroir, il aurait de grandes chances d'être enfin seul.

La rencontre plutôt maladroite d'un rasoir émoussé et d'une barbe récalcitrante occasionnait à Monsieur Ho quelques désagréments. C'était un matin à changer trois fois de lames, à jeter les neuves, à reprendre les vieilles, celles qui coupent ou ont coupé. Un matin où rien n'y faisait, ni l'eau bouillante, ni l'angle d'attaque, un matin où le miroir se montrait bavard et déprimant. Un épais cumulonimbus de mousse à raser flottait autour de ses lèvres fines, illuminait son visage, triste carte géographique couvrant toute la longitude de ses cinquante-trois ans. Ses yeux étaient des lacs fatigués et sa bouche, une discrète calanque. Toutes les rivières se jettent

dans le grand fleuve, toutes les rides dans le temps.

Comme il ne voulait pas faire attendre Madame Ho, son épouse, il mit un terme à ses solennités de salle de bains. Il aurait plusieurs occasions de reprendre le fil de son exploration personnelle. Le rasoir électrique eut le dernier mot.

Une odeur complice s'échappait de la cuisine. Le thé de Long Jin, moins racoleur que le Jing Shan Mao Feng, entonnait le chant du matin, l'appel des vivants et la joie infusée. Une seule gorgée de cette incantation parfumée suffisait à les emmener, Madame Ho et lui, dans un silence caressant qui guérissait toutes les migraines et les tracasseries. Le bonheur, fidèle au rendez-vous, tous les matins. Les derniers spectres encore collés à lui s'étiolaient en vapeur. La mauvaise nuit de Monsieur Ho ne fut plus qu'un vague souvenir. Même le vacarme de la radio, qui crachait entre deux interférences la voix saccadée d'une jeune chanteuse très en vue cuisinant rap et musique traditionnelle chinoise, était emporté par les embruns de miel. La planète entière comme une douce infusion.

Le complet neuf de Monsieur Ho patientait, pendu sur son cintre. On devinait dans son tombant, outre un vœu d'élégance, un espoir de réussite. Il était fait d'une étoffe de laine de moutons plus précieux que des vers à soie, mille fois peignée, amoureusement délicate au toucher. Rien de commun avec la garde-robe habituelle du fonctionnaire moyen et anonyme, avec ces costumes patauds, ces cousus épais qui ont pour unique patron un

cadastre. On était même allé jusqu'à réinventer l'art de l'ourlet du pantalon qui, dans une chute vertigineuse, frôlait le sol comme on côtoie le ciel, en l'approchant sans jamais l'atteindre. Une magnifique paire de chaussures de cuir verni venait donner une touche finale d'éclat à la parure administrative de celui qui, ce matin-là, avait rendez-vous avec son destin.

Monsieur Ho se sentait un nouvel homme, moins accablé, plus rebelle. L'habit n'était que légèreté et envol. D'inspiration italienne, pensé à Milan, il avait été confectionné à Shanghai. Fatigués de copier les autres, les Chinois voulaient, signe des temps nouveaux, se copier eux-mêmes. Exporter oui, mais exporter un peu vers soi. Pour marquer une promotion, la tradition appelait à faire de généreuses dépenses vestimentaires. Plus la promotion était importante et plus l'habit devait être précieux. Monsieur Ho, qu'il faudrait bientôt appeler monsieur le commissaire au recensement du ministère des Affaires sociales, en était à son sixième habit d'intronisation.



À vingt-trois ans, tout frais émoulu de l'école des sciences sociales, Monsieur Ho avait déniché un modeste poste d'archiviste dans un sous-sol du ministère du Logement. Il cherchait un tremplin, on lui avait offert une ornière. Un plafonnier tous les trois mètres, jamais plus de soixante watts, des rangées d'armoires métalliques où engranger une paperasse que personne ne consulterait jamais

plus. Il s'usa ainsi les yeux pendant quatre ans à classer des centaines de dossiers obsolètes avant qu'on ne le rapatrie au secrétariat aux Affaires sociales du rez-de-chaussée. Son supérieur, Monsieur Wu, surnommé l'homme d'écaille parce qu'il ne mangeait que du poisson malgré le prix prohibitif des anguilles, poissons-chats et autres délices de la mer, appréciait le dévouement et la polyvalence du jeune Ho. Sans lui demander son avis, il inscrivit ce dernier sur la liste interne de parrainage des aspirants aux promotions, liste laissée à l'usage discrétionnaire des responsables de service. Puis on transféra Monsieur Ho de son alcôve au département des études démographiques de l'aile ouest jusqu'à ce demi-miracle d'une demi-fenêtre dans un presque bureau de second sous-directeur. Sept années plus tard à vol d'oiseau, d'un seul coup d'un seul, tomba sur lui une avalanche de lumière, une bénédiction inattendue dans son sacre de commissaire. Monsieur Ho passa ainsi de griffonneur en commis des archives, de secrétaire des affaires sociales en observateur du département des études démographiques, de second sous-directeur jusqu'à ce promontoire de directeur de la commission du recensement, à sa grande surprise d'ailleurs, puisque bien d'autres candidats étaient mieux pourvus en états de service.

La tâche était considérable pour celui qui avait évolué jusque-là dans les strates anonymes du pouvoir, les étages du milieu. Au cours de son ascension horizontale, il avait su trouver une certaine tranquillité dans la pratique quotidienne de la discrétion bureaucratique. Dans le Très-Haut, on louangeait son

alliage improbable d'engagement et d'invisibilité, son talent d'équilibriste et sa volonté d'abnégation. Un peu comme les artistes du grand cirque de Pékin qui font du surplace sur un unicycle tandis qu'au-dessus de leur tête tournent des assiettes en porcelaine sur des pointes de bambou, Monsieur Ho avait arpenté trente années de paperasseries à aplanir tous les reliefs en lui, éclairé seulement par une lampe qui avait du mal à se réchauffer elle-même. Trente années de nivellement par le milieu dans des couloirs creux où résonnaient les soupirs. Rien ne l'avait préparé à sortir du rang. On demandait dorénavant à celui qui avait toujours eu une rétine d'ombre et non de lumière de se mettre à découvert.

Monsieur Ho naviguait ainsi entre le doute et le doute. Un cadeau offert par Pékin était toujours dangereux à déballer. On ne défroisse pas les ailes d'une mante religieuse sans craindre de faire les frais de son prochain repas. Devait-il opter pour la médiocrité acceptable, rester dans le convenu, la figuration, user d'un verbe aussi bien amidonné que son col ou risquer l'émancipation de ses compétences? Dans ce monde de non-dits de la fonction publique chinoise, aspirer ouvertement à l'excellence était perçu comme un acte répréhensible d'individualisation, et l'autoproclamation avait toujours valeur de crime. Tout au long de sa carrière, Monsieur Ho avait couvé sa réserve et veillé soigneusement à être remarquable sans jamais se faire remarquer. Mais il connaissait très bien la maison, l'Appareil, ses rouages compliqués, ses résonances hiérarchiques et plus particulièrement

celles de la Corde Grinçante, sorte d'épée de Damoclès qui pendait au-dessus de la tête de tous les commis de l'État. Relent de régime rouge oblige, le paternalisme de Pékin croyait avec vigueur aux vertus curatives de la culpabilité. Au moindre faux pas, la Corde Grinçante gémissait et annonçait la disgrâce du fautif. Les coupables étaient confiés au bureau des reconversions, instance obscure des ressources humaines spécialisée dans la régression de carrière. Là, on ne montait pas, on descendait. Chaque année, des milliers de mandarins étaient contraints au recyclage, le plus souvent dans des régions éloignées, à remplir des tâches éloignantes.

L'exemple le plus spectaculaire de l'efficacité de la Corde Grinçante fut certainement celui de Lai Heng, un fonctionnaire qui avait grandi rue des Songes Bleus, à quelques pas de la maison natale de Monsieur Ho. Brillant homme de la troisième génération attaché au bureau du développement industriel de la région de Pékin, il avait compris toute l'importance des transferts de technologie dans l'avancement des affaires. Les entreprises occidentales, obsédées par l'eldorado asiatique, mettaient la main sur des parts de marché considérables à condition qu'elles ouvrent leur boîte de Pandore et partagent leurs secrets technologiques. Une fois la boîte ouverte, le savoir transféré et la lune de miel terminée, les Chinois pouvaient continuer seuls. En trois ans, on rattrapait ainsi trente années de modernité et de progrès. Lai avait dressé un modèle de partenariat unique avec les plus beaux fleurons de l'industrie internationale. Dans une forêt d'hommes refroidis et

calculateurs, les choses allèrent vite pour Lai, qui avait su mettre de l'avant une vision plus intuitive que ses comparses, plus curieuse, plus risquée aussi. Le plus beau costume de Lai Heng, son troisième, fut son tout dernier. En haut lieu, on avait craint ce que l'on appréciait le plus chez lui : sa formidable indépendance. Le collectivisme était un centre de gravité dont il valait mieux ne pas trop s'écarter, puisque la Corde Grinçante ne versait jamais dans la clémence et restait sourde aux mérites individuels. Elle grinça donc pour Monsieur Lai. Le seul ami d'enfance de Monsieur Ho fut muté, quelque part très loin à l'ère glaciaire.



Au centre de la table, une délicate théière en porcelaine remplissait, outre son rôle utilitaire et décoratif, celui d'horloge de table improvisée. Lorsqu'elle était vide et froide, il était temps de se préparer à partir. Après avoir bu une dernière gorgée, Madame Ho se leva la première tandis que son mari, immobile, un brin songeur, goûtait aux quelques minutes de sursis qui restaient au fond de sa tasse. Manteau, écharpe, une bise discrète. Avec l'économie de mots et la pointe d'humour qui le caractérisaient, Monsieur Ho se tourna vers son épouse et dit dans un sourire :

— N'avons-nous pas une fille ? Si c'est le cas, embrasse-la de ma part.

— Ne sois pas inquiet. Elle demande toujours des nouvelles de son père et, si elle te

voyait aujourd'hui, elle serait très fière de toi, lui répondit Madame Ho, tout en lissant de la main quelques plis du costume de son mari.

— La France est bien loin, parfois, soupira Ho.

Quelqu'un sonna en bas de l'immeuble. Sept heures pile.



Wei Bei, vingt-six ans, une tête d'enfant sur des épaules d'homme, nouveau secrétaire de Monsieur Ho, chauffeur, interprète, assistant en toute chose suivant la nécessité de l'heure, accomplissait toujours ses tâches avec courtoisie et bonne volonté, en dépit de la lourdeur d'un chagrin d'amour qu'il traînait en lui. Son regard était souvent absent et ses pensées absorbées par une femme mariée, certainement trop mariée. Il ne cessait de songer à cette maîtresse et à son amourette d'un jour qui tournoyait en circuit fermé dans sa pauvre tête. Depuis deux ans, il était empêtré dans une toile d'araignée sentimentale dont il était lui-même le tisserand. Pour calmer sa nervosité, il fumait cigarette sur cigarette, du mauvais tabac roulé trop serré.

La Volkswagen noire tournait au ralenti devant la porte d'entrée, respirant silencieusement comme toutes les voitures allemandes, sages et toujours prêtes comme des chats ronronnant que la moindre alerte fait bondir. C'était du moins ce que vantait la publicité envahissante, affichée à chaque coin de rue. Pour peu, on aurait caressé le poil métallisé,

n'eût été cette peinture noire qui gardait en mémoire les taches de doigts. On racontait entre chauffeurs que les voitures allemandes faisaient moins de bruit quand elles roulaient le jour que les Allemands lorsqu'ils dorment la nuit. Ce genre d'indiscrétion amusait beaucoup les Chinois, moqueurs du bout des lèvres. La voiture que Wei conduisait, comme bien des produits étrangers, avait été fabriquée en Chine à des coûts salariaux dix fois moindres qu'ailleurs. L'odeur du luxe, du neuf, du plastique à peine démoulé, du caoutchouc et des tapis offrait un véritable voyage olfactif. On n'était plus en Chine, on était à Munich ou à Francfort. Les Chinois étaient friands de ce genre d'exotisme. Sans quitter jamais leur pays, ils voyageaient à peu de frais. La Chine était un débarcadère géant, un Klondike sans porte-jarretelles. Une planète sur la planète, un laboratoire à ciel ouvert, un monstre vorace, une terre de toutes les convoitises et de toutes les craintes. Un immense entonnoir économique qui aspirait le monde.

Sept heures dix. Le chat allemand attendait son maître en ronronnant au soleil.



Le nouveau régime de limousine avec chauffeur mettait Monsieur Ho un peu mal à l'aise. Après avoir échangé quelques politesses matinales avec son secrétaire, il prit le parti de rester fidèle à ses habitudes de simple citoyen et annonça qu'il comptait utiliser les transports en commun.

— J'apprécie votre ponctualité, Monsieur Wei, mais il n'est pas nécessaire de vous lever si tôt pour venir me chercher. Allez dormir un peu, vous avez l'air fatigué.

Monsieur Ho préférait marcher et se mêler au cortège des ouvriers et des fonctionnaires pressés en ce petit matin. Il les regardait s'engouffrer dans le métro qui avalait goulûment des populations entières de travailleurs pour les recracher le soir. Pour Monsieur Ho, se fondre dans le métro offrait un instant méditatif et, surtout, une occasion d'observer les gens. Il aimait laisser traîner son regard, comme une sonde missionnaire évadée de soi, et scruter les champs intimes des foules entassées. L'anonymat des individus, imposé depuis belle lurette en Chine, relevait pour lui de la propagande. Au-delà des masses, il entendait l'hymne de chacun. Le recenseur jetait sur la foule un regard morcelant, conférant à tous ces sans-noms un semblant d'identité.

Comme le silence de Monsieur Ho était profondément enfoui et ses paroles, de rares migrations, il prenait le temps d'ouvrir son carnet pour coucher quelques impressions sur le papier. Derrière les cheveux sagement coiffés, sous une allure soignée se cachait un grand contemplatif. Quelques mots lui suffisaient. Il les réservait comme un distillat précieux, un épanchement d'encre sur un carnet tout en hauteur où sa fine calligraphie verticale accueillait les pensées oiselières qui venaient s'y poser, à l'abri du monde. Monsieur Ho couvait à l'insu de tous une tendance naturelle au retrait, une forme de réserve que

plusieurs confondaient avec une froideur hautaine. L'influence d'un père lui-même gardien de secrets n'était sans doute pas étrangère à cette tendance. Ce dernier avait transmis à son fils, en une affectueuse passation, le goût des choses dérobées et juste à soi.

Pourtant, il la connaissait bien, cette masse autour de lui, sans doute trop bien. Il l'appréciait malgré tout. Elle l'avait tant accompagné, tant porté qu'il en faisait lui-même un peu partie. N'avait-il pas été, comme tous les autres, une alvéole dans une ruche communiste depuis sa prime jeunesse ? En Chine, on n'avait longtemps compté qu'un seul journal intime pour des centaines de millions d'individus, un petit livre rouge péremptoire et dictatorial. Monsieur Ho avait son petit livre juste à lui. Un carnet à la couverture blanche où les mots prenaient la couleur des nuages.

Tous un

À l'école, nous étions tous un. Tous identiques... La nuit, quand je me retournais dans mon lit, je me retournais encore en eux, mes camarades d'école. Et quand ils se grattaient, ils me grattaient assurément un peu. Si bien qu'aujourd'hui, je me demande s'ils ne sont pas mariés avec ma femme, et moi avec la leur.

Monsieur Ho allait toujours attendre au bout du quai, là où les voitures sont un peu moins bondées, à la dernière porte de la dernière voiture de la ligne numéro un. Il allait s'asseoir à côté de la dame qui lisait le même livre depuis des mois sans tourner une seule page mais qui, dans un étrange souci de coquetterie, changeait de chaussures tous les jours. À moins que ce ne fût le livre qui lise la dame en tournant les jours ?

Une voix métallique réclamait l'attention des passagers : on s'excusait d'un retard regrettable. Sans doute encore le suicide d'un de ces désespérés ayant raclé le fond de ses poches usées pour s'acheter un billet. Panne technique ou existentielle, le résultat était le même, la voiture était immobilisée. Le métro, c'était la vie économique en marche ; se jeter devant ses roues, une façon de la ralentir, quelques minutes seulement. Un contretemps dérisoire pour une existence dérisoire. Dans le métro comme dans la vie, fallait-il se l'avouer, il n'y avait pas toujours assez de sièges pour tous.

Le contretemps était une jeune femme. Un morceau de paradis dans l'ombre du malheur, un petit écrin de quarante-quatre kilos, menue, belle comme un matin, fatiguée comme un soir. La fille unique d'un père furieux que sa femme ne lui ait pas donné un garçon qui assurerait ses vieux jours et perpétuerait son nom, ballottée d'abandon en abandon, d'orphelinat en orphelinat depuis sa

campagne reculée jusqu'à cet autre genre d'orphelinat où les hommes veulent vous adopter quelques heures, une nuit, comme des papas d'occasion qui vous couvrent d'affection en baissant leur pantalon. Une pauvre petite puce qui avait rêvé de travailler dans une de ces grandes usines à plastique et d'économiser assez pour envoyer de l'argent à son père en espérant qu'il lui pardonnerait, peut-être, son absence de chromosome Y. Ce matin-là, elle avait trouvé un ticket de métro tombé de la poche de l'un de ses papas qui, la nuit, ouvraient sa porte sans frapper. Éloquente misère, elle cherchait une rivière bordée de joncs où se jeter et disparaître, mais n'avait trouvé qu'une ligne de métro bordée de gens. Un pas en avant, juste un pas, un dernier.

Quelques instants plus tard, le temps de dégager les rails et de maquiller le contre-temps, la voiture repartait.



Midi vainqueur. Ho quitta son nouveau bureau en compagnie de Monsieur Tan, le statisticien en chef, et descendit dans l'étourdissement de la rue où une fureur printanière avait envahi la ville. Tout n'était qu'urgence, éclosion et bourgeonnements. Les immeubles neufs poussaient aussi vite que les tulipes. Le retour des beaux jours accentuait encore la déferlante économique. Pékin était une mare grouillante, un bouillon d'humains agités.

Les traditionnelles cantines ambulantes, trois bouts de tôles sur deux roues, parvenaient à peine à combler les appétits de milliers de costumes-cravates sombres noyés par un soleil déversant sa contagion. Ouvriers de bureaux, griffonneurs de parchemins, ronds-de-cuir, tous avaient le cœur à la flânerie. Les rayons réchauffaient les plats, les nouilles virevoltaient, tachant les plastrons au bœuf, les boutonnieres à l'oignon et les cols au gingembre. Même la cacophonie des téléphones portables ne pouvait interrompre la dégustation du poulet à saveur militaire du général Tao ou du colonel Saunders, des légumes au tamari ou des hamburgers de l'Oncle Sam. Partout, on savourait de mille façons et parfois maladroitement un soudain bonheur de vivre et de manger à la sauce capitaliste. Chacun s'y exerçait dans le plus joyeux abandon. Quelque chose était bel et bien en train de changer.

Les chaînes de restauration rapide poussaient comme des champignons après la pluie. Ces restaurateurs étrangers, aux bannières colorées, prétendaient certes répondre à l'appétit de leurs clients, mais aussi étancher leur soif de nouveauté. En moins de deux décennies, des millions de Chinois étaient passés de la frugalité à la goinfrerie sous la lumière des néons. Des indicateurs formels tels que la mesure du tour de taille et le taux de cholestérol confirmaient ce débordement de calories. Finie la maigreur des ventres incurvés et des culs osseux, on se transformait en arrondi, en rebondi. Les Chinois, naturellement de faible ossature, n'avaient pas l'habitude d'être gros. Ils étaient maigres dans leur

mémoire collective, maigres les jours de mariages, maigres les jours d'enterrements, maigres, saillants, pointus. Pour traverser tant d'histoire, il fallait en effet avoir les os éminemment pointus.

Partout, les vélos roulaient encore en vagues comme sur des cartes postales oubliées, avalant les avenues. Il y avait dans le mouvement des pédaliers une grande douceur, comme une rivière berçante, une rondeur enroulante dans laquelle on avait envie de se laisser emporter. Même les femmes, naguère si pudiques, comptaient bien ne pas laisser passer ce courant d'émancipation. L'encolure de leur chemisier laissait apparaître un cou plus dégagé, comme une offrande au soleil.

Monsieur Ho et Monsieur Tan déambulaient dans les allées fleuries, partageant dans l'immédiat une même préoccupation : manger des beignets aux crevettes sans tacher leur cravate sino-italienne.

— Que croyez-vous qu'ils attendent vraiment de nous, des chiffres ? Lesquels ? Ceux de la vérité ou d'une réalité qui n'existe pas ? Qu'en pensez-vous, commissaire Ho ? demanda Monsieur Tan.

— Peut-être qu'ils attendent l'impossible.

— Mais un recensement, ça ne s'invente pas ! Notre travail est de rendre compte de la réalité telle qu'elle est, commissaire. Même si, je vous l'accorde, elle demeure impossible à définir.

— Peu important la couleur de vos chiffres et l'orientation de mon rapport, la toute dernière interprétation ne nous appartiendra pas.

— Alors que devons-nous faire ?

— Comme d'habitude, rester neutres, Monsieur Tan. Il est certainement inutile de vous préciser que notre marge de manœuvre est nulle. Même si, cette fois, je sens une volonté profonde du Parti d'accepter certaines réalités.

C'était connu, Pékin cultivait l'ambiguïté, parfois de façon très grossière. Un recensement, certes, mais quel genre de recensement ? Au fond, Ho savait bien que l'exercice de comptabilité démographique n'était qu'une façade généreusement exposée, un exercice important, mais en principe seulement. Sa mission visait essentiellement à rédiger selon les règles de l'art un rapport flou et précis à la fois. Au-delà du bête inventaire des âmes, la Chine ressentait un besoin pressant de dessiner son propre portrait. Le communisme et le capitalisme habitaient désormais sous un même toit, tout en faisant chambre à part. Et, bien que les Chinois n'en fussent pas à une contradiction près, ils ressentaient les symptômes d'un mal étrange nommé identité. Aussi la véritable mission du commissaire Ho consistait-elle à partir en éclaireur dans les endroits les plus divers afin de prendre le pouls d'une nation au carrefour de tous les carrefours. Sans commettre d'excès de zèle, Ho avait bien l'intention de visiter cette superposition de Chine, ce puzzle si mal découpé.

Grandeur nature, l'exercice national mobilisait deux millions d'hommes, une armée pour

compter une autre armée. Ces officiers devaient, à l'intérieur d'un quadrillage précis, consigner tout Chinois qui respire. Une fiche pour un habitant, un habitant pour une fiche. Le travail serait long, puisque chaque fiche, sans exception, comporterait pas moins de cinquante-cinq questions. De la date de naissance à l'état de santé, en passant par l'énumération des biens matériels, rien ne serait passé sous silence. Dans les instances gouvernementales rouges et les assemblées du comité central, on ne faisait guère dans la transparence. Ce recensement était l'une des toutes dernières inventions du pouvoir central. L'empreinte politique était sans équivoque, une adaptation à peine revue et rafraîchie des vieilles méthodes d'investigation. L'intéressé, le recensé ayant par le passé eu la moindre expérience des questionnaires administratifs, savait parfaitement qu'il n'y avait pas de meilleur véhicule de suspicion qu'une question rédigée par Pékin, si anodine fût-elle. La crainte était toujours en résidence, là, au cœur d'une mémoire collective qu'il fallait désormais exprimer sur de petits bouts de carton.

Tout Occidental élevé dans l'urgence de la démocratie aurait trouvé ces méthodes de l'état civil pour le moins insultantes. Mais aux yeux de Pékin, les Occidentaux étaient assez douillots sur la question de leurs droits individuels. Il n'était pas question que le grand peuple chinois emboîte le pas et se vautre dans cette mollesse et ce confort. Les temps avaient peut-être changé, mais les méthodes, elles, restaient les mêmes. Les états d'âme du peuple chinois laissaient les dirigeants de marbre.

Monsieur Ho ne devait donc pas trop s'attarder sur la qualité des rapports entre recenseurs et recensés. Sa tâche consistait à construire un canevas national et non un prétendu dialogue avec le peuple. Pour mieux appuyer cette vision, on dépêcha auprès de lui un représentant special du ministère de la Sécurité publique. Un observateur, ou plutôt une sorte de chien de garde, un pur et dur : Monsieur Xie Xun. Le recensement était affaire trop importante pour qu'on la laisse aux seules mains des sociologues et des démographes.

En attendant d'être totalement suspendus au-dessus de l'incertitude et du vide administratif, les deux employés de l'État continuaient à savourer leurs beignets frits. Ceux de la rue avaient ce goût inimitable des cantines à deux sous d'antan.



Ce soir-là, en sortant de l'immense bunker abritant le bureau des Affaires sociales et démographiques, Monsieur Ho chercha machinalement du regard une présence qui n'était pas là. Ces derniers mois, sa fille unique était souvent venue le retrouver à la sortie de son travail. Elle couvrait sa tête pleine d'idées voyageuses d'un béret de laine. Paris à Pékin. Un sourire espiègle de vingt-sept ans, prêt à débattre de la nature du monde, et des yeux qui vous regardent droit dans les yeux. Toutes les fins d'après-midi, Monsieur Ho s'empresait de refermer ses quelques derniers dossiers récalcitrants pour ne pas faire attendre

ce petit bout de femme. Parfois, sa fille se cachait derrière un poteau ou une voiture pour observer l'interrogation qui se peignait sur le visage paternel. Elle l'espionnait pour goûter au simple bonheur de le surprendre. Cela marchait toujours.

Dès qu'ils le pouvaient, ils s'échappaient de la cohue et de la circulation en s'enfonçant dans la verdure du parc des Sages. Au milieu de la ville, ce poumon de quatre hectares était surtout le lieu de promenade des personnes âgées, ces survivants, qui, trois pas tranquilles suivis d'une halte, avançaient dans la Chine du ^{xxi}^e siècle après avoir subi les secousses du dernier. Enfin, ils pouvaient marcher sans but et sans ordre. Les vieux aimaient bien les canards et les canards aimaient bien les vieux.

Lin Na avait choisi la même filière que son grand-père, les lettres. L'hérédité des caractères ne mentait pas. Après l'étude des lettres chinoises, des lettres étrangères, des classiques et des modernes, elle avait été sélectionnée pour un séjour de deux ans à la Sorbonne. Une absence tolérable mais difficile pour un père qui ne s'était jamais séparé de sa fille plus d'un mois et dont la grammaire se rapprochait naturellement du silence. Les semaines précédant son départ, Lin Na réclama la présence de son père plus qu'à l'habitude. Les premières fissures de la séparation étaient difficiles à combler, il fallait y déverser des grandes quantités de paroles pour les colmater. Une anecdote, trois nouvelles, des rires, tout pour ne pas trop penser à une fille ici mais déjà un peu ailleurs. Pékin à Paris.

Monsieur Ho chercha pendant plusieurs jours sa fille à la sortie de son travail. Un minois, un manteau. Mais, de l'autre côté de la rue, le trottoir restait désespérément vide. Du ciment et rien d'autre, une berge grise où venaient s'échouer ses soupirs.

Dans l'oubli du plancher

Alors que les Gardes rouges sévissaient avec toute l'éloquence que l'on sait d'eux, mon père cachait dans l'oubli du plancher des livres interdits. Avec un peu de contorsions, on plongeait le bras dans une trappe pour attraper un volume entre deux poutres. Nous relisions toujours les mêmes pages jusqu'à les connaître aussi bien que ceux qui les avaient écrites. Comme des petits rats, nous nous infiltrions dans les planches et grugions des phrases. Parfois d'autres rats, des vrais cette fois, nous faisaient concurrence. L'un d'eux s'était même attaqué à la poésie torturée de Ling Chen et à son Arbre qui pleure sur la montagne. Le rat avait commencé à grignoter l'arbre, délaissant la montagne. Chaque Chinois porte une trappe en lui, ma mission est de savoir ce qu'il y a vraiment dedans.

Un train, pas n'importe lequel

Un train, pas n'importe lequel. Celui-là même que Deng Xiaoping avait utilisé lors de ses nombreux déplacements. Une antiquité sur une voie de garage bordée de caillasse, rescapée des années soixante-dix, pareille à une vieille dame intimidante et chargée d'histoire qui, malgré l'abondance de ses formes gourmandes et l'usure, avait encore fière allure. Une descendante directe des modèles de locomotives soviétiques, avec ses deux moteurs de mille quatre cents chevaux qui avaient avalé d'innombrables kilomètres, de la Terre à la Lune, de la Terre à la Terre, plusieurs fois, sans vraiment quitter la Chine. Découvreuse de nouveaux tronçons, mangeuse de paysages ou bien simple transporteuse de marchandises, elle avait contribué durant sa longue carrière à rapprocher des géographies nombreuses et éparpillées. Là où le goudron n'avait encore jamais été coulé, là où les voies de communication s'enfonçaient encore dans la boue tenace, les rails avaient épousé le sinueux, survolé le plat. Il y avait eu le train de Lénine, il y avait eu le train de Deng Xiaoping.

Ce moyen de transport, une modernité d'antan, était très prisé par les figures d'État du siècle dernier, car il permettait de traverser les campagnes pour rejoindre le peuple en l'effleurant seulement, ralentissant à peine, le temps d'une bénédiction, d'un geste de la main à la fenêtre. L'annonce du passage du dirigeant attirait les foules bruyantes, des

flopées de paysans dociles et d'enfants crasseux venaient saluer l'icône filante dans le wagon. La populace repartait ensuite, le cœur nourri et le ventre vide. Il y avait eu le train de Lénine, il y avait eu celui de Deng Xiaoping. Il y aurait désormais celui de Monsieur Ho.



L'emblème du Parti sur le devant de la locomotive ne trompait pas sur la nature de l'expédition. On avait décidé que le commissaire au recensement, représentant de Pékin auprès de la multitude, irait lui-même collecter les fameux cartons beiges sur lesquels étaient encryptées les fiches. Une moisson humaine sur plusieurs milliers de kilomètres. Avec ses cinq wagons destinés à contenir les cartons, Monsieur Ho devait écumer une nation entière et pas des moindres. Du petit Zhu au vieux Yan, de l'orpheline avec ou sans parents, des rescapés de l'âge du sel à ceux de l'âge de l'informatique, il devait ratisser le plus large possible en veillant à ne jamais banaliser la récolte. Tout voir et ne pas agir, comme une sonde silencieuse.

Le coup d'envoi fut donné un matin d'avril, dans un quartier bouclé par un bataillon de policiers, dans une gare ferroviaire réquisitionnée pour l'occasion. Mille aiguillages pour un seul train. À dix heures pile, le ministre des Affaires sociales, le très peu sociable Monsieur Yi, abaissa le drapeau du départ. Le chef de quai ne se laissa pas impressionner et siffla immédiatement l'autorisation de partir pour montrer que le vrai patron, c'était lui. Sur le

quai, une délégation du comité central se tenait debout, malgré les courbatures et le grand âge de ces vieux représentants de l'autorité aux os effrités. On pouvait noter au parterre la présence de deux télévisions d'État et du très ambassadeur de France à Pékin, Monsieur Charles Comptois, grand amoureux de la Chine et un peu de lui-même aussi. Les cinq wagons de somme et les deux voitures de villégiature mirent un temps infini à se déplacer, tant la locomotive avait le démarrage hésitant en raison de vieilles douleurs mécaniques. Une situation presque gênante pour une nation filant à cent à l'heure.

Il incombait à Monsieur Ho de dessiner son propre itinéraire pour autant que sa visite soit relayée par les caméras et la presse locale. Il choisit de commencer par l'incontournable et tapageuse Shanghai, cité sans murailles affamée de continent et dont les pieds baignent dans la mer marchande. Shanghai la racoleuse de navires, de firmes, de banques, avec sa baie des conteneurs, une halte obligatoire pour les trafiquants de fortune. Shanghai portant le double titre de phare maritime et de phare économique, bulle immense et royaume autoproclamé. Avec sa réputation sulfureuse, la « clique de Shanghai », comme l'appelait Pékin, un amalgame de personnages officiels et d'individus du secteur privé, trempait dans un énorme scandale financier. L'argent des fonds de retraite avait été détourné à coups de pelleteuses et de bulldozers pour alimenter la voracité du développement immobilier. Le versement des pensions s'était tari au profit des bétonnières. Shanghai, avec ses interminables comités, ses acteurs de l'avant-scène qui n'en finissaient plus de présenter, de convier, d'inaugurer, en contraignant tout visiteur officiel à un véritable parcours du combattant. Monsieur Ho avait quelques réticences à y séjourner en raison des éternelles querelles entre le maire de la ville et le directeur du port. Tous réclamaient la présence du commissaire au recensement. On était apparemment en mal d'auditoire. Shanghai souffrait de ne pas être Pékin comme Sparte avait souffert autrefois de ne

pas être Athènes. Monsieur Ho allait devenir ce qu'il craignait le plus : un puits aux souhaits, un réceptacle à requêtes.



Un chapelet de dix limousines noires vint cueillir le chef du recensement à son arrivée en gare. Il quitta un train pour un autre, mais celui-ci possédait un chauffeur à chaque wagon. On attendait le commissaire dans le mirifique pavillon des Lumières, un centre des congrès aussi grand qu'un stade dont la hauteur des plafonds donnait l'impression de se balader à ciel ouvert.

La salle était pleine à craquer. Les premières rangées étaient réservées aux officiels par ordre d'importance, puis suivait le reste du parterre, constitué de nouveaux riches, ou du moins qui avaient envie de l'être. Même la télévision diffusait l'événement, un mélange de spectacles de variétés et de réunion du Parti communiste, d'opéra chinois et de *rave* protocolaire. Des dizaines de caméras montées sur des bras mécaniques balayaient ce véritable concert d'interférences et de contrastes. Après tout, Shanghai pouvait tout se permettre, y compris le luxe d'être ridicule. Ce soir-là, on dévoilait en grande pompe, et au bénéfice de millions de spectateurs, le « plus vaste projet de développement immobilier de la Chine moderne ».

À la périphérie tentaculaire de Shanghai, au demeurant déjà congestionnée, on devait impérativement construire d'ici deux ans une

dizaine de nouvelles villes pour accueillir un déversement de main-d'œuvre rurale. Sur écran géant était diffusé un film vantant l'esprit visionnaire du projet, qui mariait l'architecture humaine à l'architecture urbaine. L'aménagement des appartements reprenait ainsi les principes universels du feng shui : des murs amis de l'homme, bâtis au gré des caprices de la lumière comme prolongement de l'espace. Un habitat accueillant, rondement cadastré selon un inattendu souci d'écologie urbaine. Une utopie en béton.

Comme le premier figurant de la soirée n'était autre que le commissaire Ho, c'était à lui que revenait l'honneur de bénir le projet en lançant une poignée de sel sur la maquette des futures villes, regroupées sous l'appellation pompeuse de Perles de l'espoir. On lui demanda de ne pas lésiner sur le sel afin que le geste passe bien à la télévision. Monsieur Ho ne déçut pas les metteurs en scène et déclencha sur les dizaines de quartiers en plastique une mousson salée, augure bienveillant de prospérité.

Le commissaire au recensement était subjugué par la candeur de l'architecte en chef, Monsieur Zhou, dont les préoccupations démographiques rejoignaient les siennes. Selon les plans de l'architecte de Hong Kong, il était possible de vivre très nombreux dans un même espace tout en conservant une intimité à soi, de soustraire un peu de ville à la ville et de redonner ses droits à la lumière. Au-delà des pierres, du ciment, on sentait que le plus important, pour Zhou Heng, était le décroisement des esprits. À l'ombre des

projecteurs, Monsieur Ho s'adressa au maître d'œuvre des Perles de l'espoir.

— Je ne sais qui, du poète ou du sociologue, l'emporte chez vous, mais je crois que vous venez de réconcilier la ville et l'homme.

— Venant de vous, ces propos me touchent infiniment, commissaire.

— Nous n'aurons d'autre choix que de tenter d'atteindre une qualité de vie satisfaisante dans un contexte où la concentration des êtres humains pose de réels problèmes. Il faudra une intégration souple et intelligente. Ces nouveaux citadins vivront un traumatisme et devront trouver très vite de nouveaux repères, à la fois dans leur travail et dans leur vie de tous les jours. Votre vision dépasse la table à dessin. Je vous en sais gré, monsieur l'architecte.

Le maire de Shanghai interrompit sur la pointe des pieds cet aparté, sans doute trop personnel, entre le commissaire Ho et l'architecte Zhou Heng. En Chine, on ne coupe la parole aux autres qu'avec un silence très aiguë. Mais il fallait absolument rentabiliser la présence de l'envoyé de Pékin, trois cents personnes faisaient la file pour saluer le patron du recensement, échanger des poignées de main et des cartes de visite que le secrétaire de Monsieur Ho, le jeune Wei, rangeait mécaniquement dans une serviette prévue à cet effet.

En une interminable procession s'alignaient sagement les représentants des plus grandes banques de la planète, les avocats des industries pétrolières, un ministre japonais invité à

la dernière minute et une dizaine de patrons d'usines d'automobiles bon marché. Tous venaient quémander une part de l'alléchant gâteau, ces nouveaux citadins seraient les consommateurs de demain. Une fois la dernière courbette achevée, exécutée par nul autre que le directeur du port, aussi président du Shanghai Port Group, il était déjà plus d'une heure du matin. L'administrateur maritime se lança dans un long monologue où il se vanta allégrement d'avoir construit un port profitable en eau profonde grâce à un pont de plus de trente kilomètres reliant les îles inhabitées de Yangshan au continent.

— Tout cela est très impressionnant, Monsieur Be, mais, et ne vous en vexez pas, le seul pont que j'ai envie de traverser en cet instant est celui qui me reliera à ma chambre d'hôtel.

— Attendez la suite de l'histoire, commissaire, elle vaut la peine que vous y sacrifiiez un peu de votre sommeil, insista Monsieur Be. Le gouvernement central croit trop aux vertus de l'industrie traditionnelle et sous-estime celles du transport. C'est une erreur, commissaire. Aggrandir le port de Shanghai n'est pas suffisant. Nous devons acheter des parts de ports internationaux, comme ceux de Singapour, du Havre ou de Rotterdam. Habituellement, c'est le monde qui vient au port. Demain, ce sera mon port qui ira conquérir le monde. En tant que président du Shanghai Port Group, j'ai besoin d'énormes capitaux pour acheter des actions de ports étrangers. Avec le soutien de Pékin, Shanghai pourrait devenir le premier quai maritime au monde !

— Si je comprends bien, vous voulez à présent construire des ponts de plusieurs milliers de kilomètres tout autour de la Terre. Il vous faudra plus que des haubans pour en tenir les tabliers, Monsieur Be.

— Oui, commissaire, des haubans en forme de milliards de dollars, de ceux qui tiennent le mieux les édifices élevés à la grandeur de notre pays. Vous glisserez un mot à vos supérieurs, n'est-ce pas ? demanda le directeur du port avec une moue sucrée.

— Je glisserai, Monsieur Be, je glisserai.



Dans les corridors du Palais des mille félicités, le magnifique quatre étoiles à peine sorti de terre où logeait Monsieur Ho, il régnait une forte odeur de peinture fraîche et d'encens brûlé à la hâte pour ne pas heurter le nez délicat de sa distinguée clientèle. On ne s'était rien épargné pour séduire le commissaire. Au milieu de sa chambre, dans un réfrigérateur en forme de bouteille de champagne, se cachait, ô surprise, une bouteille de champagne de mauvaise qualité. Une rutilante trouvaille dénichée à Hong Kong. Ho n'avait jamais de sa vie ouvert une bouteille de ce vin expansif et ne désirait pas se battre avec un bouchon à une heure aussi tardive. L'eau gazéifiée était plus propice, plus simple à ouvrir aussi.

Ho se dépouilla de sa panoplie de commissaire au recensement et se précipita dans cet espace hermétique à la rengaine des autres :

le silence. Ho ne savait pas si son hôtel promettait vraiment mille félicités, mais celle-ci en était au moins une. Les plats avaient été trop riches et copieux, les discours, sans saveur, et les démonstrations d'autorité, insupportables. Impossible de travailler tranquillement dans cette ville, se disait-il. Il entendait encore les louanges des uns, les éloges fabriqués et le trop-plein de paroles des autres. L'effet du vin, sans doute. Il lui semblait presque aussi éreintant d'inaugurer des cités que de les bâtir.

On frappa à la porte de sa chambre, le service de nuit sans doute. Ho, un rien d'impatience, en chaussettes et en pans de chemise, alla ouvrir. Un drôle de garçon d'étage, une limaille d'homme, se tenait les bras croisés sur le seuil de la porte, le visage tabassé par la vie.

— Vous êtes sûrement le préposé aux cachets d'aspirine?

— Non, commissaire, seulement un coffreur de ciment. La maquette de la ville que vous avez inaugurée, eh bien, c'est moi, enfin, c'est nous.

— Dans ce cas, couchez-vous de bonne heure.

— Justement, nous sommes si mal logés.

— Entrez, je peux vous accorder un instant. Ne vous méprenez pas, mais je n'ai que du champagne à vous offrir.

— Du vrai avec les bulles qui remontent à la surface?

— Sans être un expert dans le domaine, je dirais que oui.

— C'est très français, les bulles.

— Et pourquoi donc?

— J'ai déjà vu le commandant Cousteau à la télévision quand je travaillais sur les chantiers en Algérie. Celui-là même qui parlait aux

baleines. Lui aussi avait des bulles qui remontaient à la surface.

— Vous êtes vraiment coffreur ?

— Affirmatif, coffreur décoffreur. Je voulais être charpentier de marine, mais il faut bien manger, et la faim, ça revient tout le temps.

— Et pourquoi vous adressez-vous à moi ?

— On dit de vous que vous n'êtes pas normal, que vous savez écouter. Sans vouloir vous vexer.

— Et que devrais-je savoir écouter ?

— Commissaire, avant de construire la ville, il faut construire une ville, sinon où va-t-on loger les dizaines de milliers d'ouvriers ? Actuellement, nous dormons dans un bidonville pour bâtir une ville bidon. Vous trouvez cela normal, commissaire ?

— Que suggérez-vous ?

— Que l'on mette en place un programme d'habitation pour les ouvriers du bâtiment, les soldats du béton que nous sommes, car mieux nous serons logés, mieux nous pourrions travailler. D'ailleurs, la première ville construite devrait nous être exclusivement destinée.

— Sans doute.

— Je vous livre notre requête en bonne et due forme, commissaire. J'ai été choisi au hasard. Aidez-nous à avoir un toit et à vivre dans des conditions salubres. Je peux garder la bouteille ?

— Bien entendu.

— Ah ! Cousteau, quel commandant, tout de même...

Monsieur Ho songea à la problématique de la construction dans son pays. Pour édifier une cité destinée à accueillir de nouveaux arrivants, il fallait d'abord loger une colossale main-d'œuvre, elle-même sans logement. Tous les Occidentaux, y compris Marco Polo, en auraient perdu leur latin. En Chine, cela ne semblait pas poser de problème. Alors on construisait et on déconstruisait, puis on construisait à nouveau... Monsieur Ho ferma les yeux, victime d'un terrible mal de tête, sur un oreiller de pierre. Shanghai, la porteuse de miracles, dans son éloquence de gratte-ciel et sa pluie de lumières qui ne s'éteignent jamais, s'endormait les yeux ouverts.



On l'accompagna jusqu'au dernier marche-pied. C'en était presque gênant. Vivement que le convoi s'ébranle enfin pour ne plus avoir à supporter cette cour de banquiers, de faux armateurs et de lobbyistes inavoués. Le train du commissaire ne roulait pas assez vite à son goût. Il roulait pour se soustraire à la gravité de la banlieue déprimante de Shanghai, étirée dans une ceinture interminable de baraquements, d'immeubles et de dépotoirs. Après une maigre accalmie, la ville enfantait sans délai un autre satellite urbain au zonage incertain. Au loin, et pourtant trop proches, les cheminées crachaient dans le ciel un oracle favorable de croissance économique. Un paysage d'usines, de hangars, de

cimenteries. La marque des hommes, partout. Enfin, la pieuvre grise parvenait au bout de ses tentacules, égrainant quelques dernières résistances. La campagne ! Tous les reliefs empruntaient docilement une même sagesse, sublime réconfort après la déprimante traversée des neuf cercles de l'enfer industriel.

Ho ne fit qu'un arrêt de principe à Suzhou pour recueillir les cartons qui l'attendaient dans le hall de la gare. La journée prévue à l'agenda se résuma à deux heures d'entretien avec le directeur de la section locale du recensement. Il ne voulait pas compromettre son travail en perdant du temps ; la mission avant tout. Les civilités floues, les politesses de soie et le mauvais vin l'avaient écarté de son but. Cultiver les apparences lui importait moins que de s'infiltrer là où on n'allait jamais, non pas au sommet des buildings, ni sur les estrades. D'autres sauraient mieux que lui recevoir les honneurs et saler le béton fraîchement coulé. Et puis son imposant cortège de douze gardes militaires, d'assistants, de représentants du ministère de la Sécurité publique et du comité central l'embarrassait. Une liberté sous haute surveillance pour un otage de l'administration.

La Chine côtière, abondamment peuplée, accaparait entièrement le commissaire. Il lui avait fallu plus deux semaines pour atteindre Guangzhou. Le mauvais temps s'était abattu sur l'expédition. La tête appuyée contre la vitre ruisselante de pluie, envoûté par ce déluge, le ronronnement des moteurs et le tangage de la voiture, Monsieur Ho se laissait aller à des rêvasseries intimes. Ce train lui en rappelait un autre.



Il y a longtemps, dans une autre vie, la famille Ho avait obtenu la permission de partir en voyage, loin de l'œil menaçant de Pékin. Une excursion de quelques jours avec en poche les documents obligatoires, oblitérés par l'officier des déplacements. Ils avaient déserté la ruche pour respirer l'air des champs. Autrefois, il fallait plus qu'un cousin ou une tante malade pour avoir le droit de se déplacer de la sorte. Ce jour-là, par bonheur, le trieur de la gare, un monsieur souriant mais au coup de tampon redoutable, avait l'humeur légère. Si les pieds de la table sur laquelle travaillait ce fonctionnaire avaient quelques incertitudes quant à la solidité de ses tenons et de ses mortaises, le coup de tampon qu'il assenait sur le document les remettait vite en place. Avec un malin plaisir, il martelait la paperasse comme un chaudronnier ses feuilles de métal,

et les échos rebondissaient aux quatre coins de la pièce, effrayant les oiseaux sur l'arbre en face, l'un des rares qui restât dans ce coin de pays.

On embarqua en se dépêchant de trouver une banquette pour tous. Peu importait le siège, seule la fenêtre comptait. De toute façon, à cette époque, le confort du siège n'était que fantasme : il y avait plus d'angles que de rondeurs dans ce monde pointu. Après un coup de sifflet autoritaire, le train quitta la gare. Il fallut un certain temps au jeune Ho pour admettre qu'un paysage pouvait reculer dans son champ visuel et que ces champs et ces arbres puissent courir à l'envers. Bonheur du train, du spectacle de ces villages qui allaient à reculons, joie de regarder la campagne par la vitre et de manger des petits pains fourrés. Qu'il était bon de manger dans le train devant cette toile fuyante.

— Père, regardez ! Les arbres bougent !

— Non, les arbres ne bougent pas, mon garçon, ils sont immobiles. C'est nous qui avançons. Mais, tu sais, si les arbres restent immobiles, c'est parce qu'un jour, alors qu'ils étaient encore tout petits, on leur a dit de ne pas bouger, d'être sages, qu'on reviendrait les chercher plus tard, lui avait répondu son père en riant.

Ma grand-mère

Après le départ des Gardes rouges, nous sommes restés assis dans la cour à pleurer, la tête dans nos mains. Seule ma grand-mère fut muette de larmes. On dit des rivières qu'après avoir trop coulé elles s'assèchent. Ma grand-mère avait déjà nourri mille fois la terre de son chagrin, le sel de ses larmes s'était épuisé dans l'immensité de ses yeux vides. Nous avons fini par ramasser ce qu'il restait des objets, ce qu'il restait de nous, pas grand-chose, et nous avons regagné l'étage. Les voisins espionnaient la scène avec le plaisir à peine dissimulé de regarder autrui se faire tabasser. Un coup de pied dans les côtes de l'autre était un coup de pied que l'on n'aurait pas pour soi. Rien n'était plus réversible que l'innocence.

Une pluie de verre cassé s'était abattue sur notre appartement. Ils s'en étaient donné à cœur joie et avaient même uriné sur un matelas. Je balayais le plancher, tandis que ma mère réconfortait ma petite sœur. J'ai fait bouillir de l'eau dans une casserole cabossée par les talons de bottes.

Ma petite sœur s'était enfin endormie dans les bras de ma mère. Moi, mon sommeil, c'était la vue du plafond de la chambre. Je me souviens de ma jeunesse au plafond inquiet, avec ma grand-mère allongée tout près de moi, qui m'accompagnait dans cette veille. Debors, on entendait encore les escadrons rosser les gens au clair de lune. Le but de ces perquisitions

n'était pas tant de chercher que de renverser ; s'il avait fallu vraiment trouver quelque chose, cela aurait donné un sens à toute cette mascarade. Ma grand-mère me raconta un peu d'elle. Je me souviens très bien de ses paroles :

« Moi aussi, j'ai été jeune, mon garçon, jeune comme toi. Nous vivions à la campagne dans un village qui n'existe plus aujourd'hui. Tout y était très dur. Tout se payait dix fois. Dix fois l'effort, dix fois le sac de champignons, dix fois le grain de riz, dix fois le seau d'eau, dix fois, dix fois. Mais j'étais heureuse, malgré tout, dix fois plus qu'aujourd'hui, peut-être. Dans les hautes herbes près de la maison, il y avait une mare d'eau dormante où vivait une grande variété d'insectes. Moi qui ne savais pas lire, pas plus que maintenant d'ailleurs, c'était mon livre. Une histoire sans fin, sauf l'hiver où la vie disparaissait. De toutes les saisons, je n'ai jamais perdu le fil de cette histoire. J'allais m'y asseoir sur une pierre chauffée par le soleil et je regardais ce monde grouillant. Chaque jour, j'y faisais de nouvelles découvertes et j'apprenais à prédire l'humeur des grenouilles. Celles-là, si tu savais... Quand la mare était trop calme, je donnais un peu de mouvement à ce bouillon en raclant le fond avec une vieille branche. Ça faisait rire mon père, qui me disait de garder mon énergie pour ramasser et épandre le fumier. Je sais bien que j'étais la seule rameuse de mare de toute la province... La ville est aussi une mare grouillante, mais les grenouilles y sont bien plus cruelles. Regarde au plafond, regarde. Tu vois les grenouilles et les mantes ? Moi, quand je suis triste, c'est là que je vais. »

*Moi, quand je suis triste, c'est dans mon
carnet que je vais désormais.*

S'extirpant de la côte, le train s'enfonçait dans les terres du Jiangxi. Le recensement en était alors à sa troisième semaine et les wagons se remplissaient de cartons beiges.

Le chien de garde du ministère de la Sécurité publique, Monsieur Xie Xun, était toujours aux aguets.

— Monsieur Ho, je respecte votre approche et votre sens de l'engagement, mais croyez-vous qu'il soit nécessaire de visiter la prison de Migong?

— Peu nous importe que ces gens n'aient plus de droits civiques, ils font partie du peuple chinois. Un recensement n'est par nature aucunement sélectif. Les ignorer entacherait grandement le bien-fondé de notre mission. Et puis je suis certain que votre ministère ne souscrit pas à un tel principe, répondit Ho.

— Certes non, je ne disais cela que par un bienveillant souci d'économie. J'ai peur que vous y perdiez votre précieux temps.

— Aucune pierre n'est dérisoire dans cette édification, Monsieur Xie, aucune.

Cette conversation sans échange réel de points de vue tomba bien vite à plat. Les deux hommes ne cultivaient pas les mêmes allégeances. L'un était rompu aux méthodes d'encadrement, l'autre se voulait promoteur de la transparence. Une idée à laquelle on était très peu habitué. Certains concepts sortaient tout

droit d'une quarantaine de plus de trois mille ans.



La prison de Migong ressemblait à une sorte d'Alcatraz continental avec, autour, une mer de sable et des vagues de barbelés et en son centre, un phare qui, trop occupé à surveiller le proche, en avait oublié le lointain et était devenu un mirador. Nul prisonnier ne pouvait s'évader de la prison de Migong, sinon par un tunnel en forme de peine de mort. Ce qui était assez fréquent, puisque chaque année en Chine plusieurs milliers de personnes croisaient la ligne de mire d'un fusil.

Au premier poste de contrôle, trois gardes trempés de pluie, un chef et deux subordonnés, accueillirent Monsieur Ho. Le plus haut gradé en cet endroit était aussi le plus petit. Sa veste était bien trop grande pour lui, ses bras travaillaient constamment pour rejoindre le bout de ses manches et ses épaulettes avaient plus d'amplitude que ses épaules. Un épais ceinturon étranglant sa taille jusqu'au dernier cran et supportant le poids du fourreau accentuait la disproportion entre l'homme et l'uniforme. Ho ne put s'empêcher de penser au petit Garde rouge colérique qui avait humilié son père. Des centaines de mégots à demi dissous par la pluie trahissaient l'interminable ennui qui avait élu domicile dans cette cabane, vingt-quatre heures par jour. Le zèle des premières années s'était éteint, remplacé par une routine endormante.

L'immense porte de métal peinte d'un noir absolu daigna alors s'ouvrir. Les charnières graissées par le mépris émettaient des cris peu rassurants. Pour l'occasion, on avait soigné les parterres qui bordaient l'allée principale en plantant des fleurs, désabusées par la pluie et peut-être un peu par le cadre austère aussi. Sécurité oblige, Monsieur Ho était attendu, mais seul, sans cortèges et sans secrétaire, comme l'un de ces quelconques inspecteurs ou dignitaires qui débarquaient accidentellement de temps à autre. On ne s'attardait jamais à Migong à moins d'être pensionnaire ou gardien.

L'officier directeur de la prison, un ancien cadre de l'état-major des armées discrédité pour manquement au devoir, était un transfuge de la Corde Grinçante, un pur produit de la reconversion forcée. À quelques encablures de la retraite et loin de ses illusions, il s'imaginait stratège, général d'infanterie. Il était devenu directeur de camp. Ni bourreau ni humaniste, l'homme s'était simplement laissé façonner par son milieu fait de rebuts humains, un zoo doublé d'un asile psychiatrique. Un joyeux résumé de tout ce qu'une société peut compter de noirceur burinée et de destins fracassés. Bien peu lui enviaient la direction de cette arche de Noé sans femelles et surtout sans avenir. Comme les autres, comme tous ici, même les gardiens, lui aussi rêvait de s'évader. Dix-sept années à veiller au bon fonctionnement de cette usine à captifs avaient usé cet homme sec mais courtois, qui s'empressa d'inviter Monsieur Ho dans son bureau.

— Vous êtes ici chez vous, commissaire Ho. Vous pouvez prendre les clés, mais ne les prêtez à personne !

Sa nonchalance frisait l'insolence.

— La seule clé qui m'intéresse est celle de la vérité.

— Ah ! Vous vivez dangereusement, commissaire ! La vérité ici, c'est le nombre, le groupe et le règlement ! Une fois, j'ai voulu moi-même croire que cette vérité prenait d'autres formes. J'étais alors au bureau militaire du Parti. Vous savez, je siégeais entre dix grosses têtes à gauche, dix grosses têtes à droite. Mais, un jour, j'ai abordé une question que je n'aurais jamais dû soulever. Un micro est parfois bien plus dangereux qu'un pistolet chargé, et je n'avais pas mis de cran de sécurité à mon discours. Alors la vérité, vous savez... Bien, alors, si vous croyez que ce triste endroit peut faire avancer votre quête, je me ferai un plaisir de vous aider, et ce, même si j'ignore absolument à quoi elle peut bien ressembler, cette vérité-là.

Ainsi le colonel se confiait au recenseur comme on se confie à un vieil ami, sans la moindre pudeur. Était-ce le fait que le commissaire n'ait jamais eu de carte du Parti contrairement à la plupart des dignitaires, une indiscretion que le *Beijing Daily* avait relayée comme la seule faille de cet homme ?

Sans l'ombre d'un mot, Monsieur Ho avait laissé venir à lui son interlocuteur pour en apprendre davantage sur cet univers carcéral, sachant que son silence était une nasse dans laquelle les paroles des autres s'engouffraient

allègrement. La différence entre un naufragé et un insulaire, songea Ho, est que le premier cherche désespérément des gens à qui parler et le second, des semblables à qui ne rien dire. Le colonel Nyu avait la prolixité d'un naufragé et son île se nommait Amertume.

— Parfois, vous savez, je les vois tous innocents, et parfois tous coupables. Aujourd'hui, je ne sais plus. Peut-être est-ce à mon tour de vouloir m'évader? Une prison est un drôle d'univers, un royaume de verrous. On n'ouvre ou on ne ferme jamais une porte sans rendre des comptes à une serrure. J'espère que là où j'irai, il n'y aura plus de verrous, ce bruit m'exaspère! Mon temps est compté, de toute façon. D'ailleurs, dépêchez-vous de recenser certains de mes pensionnaires, car la fin est proche pour eux. Les ordres, que voulez-vous! Chaque semaine, je dois procéder à l'exécution des condamnés à mort. Les ordres! J'étais un officier, me voilà capitaine d'un peloton d'exécution et mon ennemi a les mains liées dans le dos. Mais, commissaire Ho, je vous en prie, prenez un peu d'alcool de riz.

Le niveau du verre de son invité était un prétexte parfait pour remplir le sien. Le colonel enfilait les mots et les rasades d'alcool dans un synchronisme bien rodé, une phrase une gorgée, un monologue une bouteille d'un liquide de toute manière imbuvable et qui avait l'arrière-goût de l'endroit. Après ce brin de convivialité à quarante pour cent d'alcool que Monsieur Ho ne toucha que du bout des lèvres, il était temps pour le commissaire de procéder à la visite officielle.



Une couche de portes, une couche d'humanité, une deuxième couche de portes, une autre couche d'humanité, superposée, tapissée sur les murs.

Sans cesse on entendait le bruit d'un loquet qui s'ouvrait ou se refermait. Et puis la nuit, seulement la nuit, les serrures s'endormaient comme des mécaniques éteintes jusqu'à ce qu'une ronde de garde vienne les brusquer. Une prison ne dort que comme une prison : d'un œil qui écoute, d'une oreille qui voit. Accompagné de six gardiens au visage de brique et du directeur encore étourdi par sa confession, Monsieur Ho remontait pas à pas le chemin qui menait aux geôles : un couloir, un sas, un escalier, un autre sas d'identification, plusieurs portes, comme autant de filtres. Pour faire cinquante mètres, il fallait franchir une bonne dizaine de murailles.

Au hasard, on s'arrêta à la cellule trois cent douze. La prison en comptait cinq cent soixante-quatorze. Un signe de tête de la part du colonel et les gardiens ouvraient l'ancre. Dans une faible lumière, douze hommes à l'ennui tenace tournaient en rond entre un rien d'espace et une treizième entité, non la moindre : les latrines. Celles-ci répandaient dans la pièce de vingt mètres carrés une affection débordante, trop débordante à n'en pas douter. Le directeur du pénitencier ne cherchait pas à cacher la vérité, ni à la parfumer. Au contraire, il voulait que les gens de l'extérieur connaissent tout de son cloître nauséabond.

— Ils vont bientôt partir travailler sur les chantiers de construction. Le gouvernement de la province a besoin d'une importante main-d'œuvre, et la prison de Migong est un réservoir de bras. L'administration des pénitenciers tient au mélange des criminels. Pas de distinction entre les coupables de complot contre le gouvernement ou de meurtre. Le règlement ! Et puis l'air leur fait du bien. Les condamnés à mort, eux, ne sortent jamais.

— Lesquels parmi vous sont condamnés à mort ?

Une main se leva, à peine, puis une autre.

— Allons, il n'est plus temps d'être timides, vous allez bientôt mourir ! Faites en sorte que votre dernière demeure ne soit pas l'idiotie. Il n'est jamais bon de mourir idiot.

Monsieur Ho s'interposa.

— Messieurs, qu'avez-vous fait pour être ici ?

Le plus hardi s'avança.

— Moi, je me suis fait surprendre par le gardien alors que je volais du matériel dans l'usine de casseroles où je travaillais. J'ai eu peur, j'ai eu peur et je l'ai frappé. Sur la tête, plusieurs fois, avec la casserole que j'avais dans les mains. Je ne l'ai pas frappé pour le tuer, mais je voulais qu'il arrête de crier, et puis la casserole était petite. Il criait comme un fou. Croyez-le ou non, même une mauvaise casserole qui colle au fond peut achever la tête d'un gardien d'usine...

— Attendez ! Je ne comprends pas, vous avez frappé le gardien de l'usine qui vous donnait du travail ?

— J'avais mes raisons : cela faisait quatre mois que nous n'avions pas eu de salaire. Ils nous disaient toujours d'être patients. Le recruteur qui était venu nous chercher dans notre village nous avait promis que nous gagnerions vingt yuans par jour si nous allions travailler pour les grandes usines. Mais on en a gagné à peine la moitié de la moitié qui manquait. On a commencé à avoir faim, de plus en plus faim. Alors, je me suis mis à voler des casseroles pour les revendre. Voler des casseroles pour manger... La ville rend les gens fous. Nous étions venus de notre village il y a un an pour avoir une meilleure vie, pas pour avoir faim. Le gardien lui aussi venait de notre village, mais, lui, il était bien payé. Celui qui pleure tout le temps, là, derrière, il était employé à l'hôpital. Lui, il avait un salaire, mais il voulait encore plus. Il volait dans la pharmacie des médicaments qu'il revendait, jusqu'au jour où il s'est trompé de médicaments. Une vieille est devenue toute raide, comme du bois. Une autre l'a suivie, et une autre, et une autre. Quel bon docteur, celui-là ! Il pleure toute la journée. Sa famille va recevoir la facture de la balle. Ils n'ont plus rien, même plus assez d'argent pour payer la balle. Étrange coutume que celle qui ajoutait encore à la douleur et au déshonneur des pères et des mères en leur envoyant, sous pli solennel, la facture de la balle qui avait transpercé la tête de leur enfant, pensa Monsieur Ho. Où trouvait-on autant d'inspiration dans l'application de la souffrance ?

Le commissaire au recensement écouta sagement ces maigres récits de lourds destins.



Tout au long de la journée, Monsieur Ho visita ainsi plusieurs cellules pareilles les unes aux autres. Une seule question, plusieurs histoires, plusieurs questions, une même histoire. Il recensait des trous à rats habités par des condamnés à ne pas vivre pour longtemps, des prisonniers politiques, des trafiquants de liberté, des passeurs d'idées, des ennemis de l'ordre, des faux-monnayeurs, des vrais monnayés, des adorateurs de sectes, des corrompus, des corrupteurs, des dissidents, des descendants, des descendus, des uns, des autres, une ivresse des genres, un tout misérable. À trop vouloir s'y retrouver, Monsieur Ho avait fini par s'y perdre. Seul repère au milieu de cette faune de coupables : les latrines, encore elles. Les latrines aux ramifications étendues, traversantes et remontantes. Les latrines comme le système nerveux ou le cœur palpitant d'un triste labyrinthe. Un cœur atomique, plus fécal que fissile, mais dont l'explosion n'en serait pas moins létale. Comme un réseau de tuyaux reliant toutes les cellules, tous les étages et tous les destins. Un évacuateur de tout, même d'espoirs.

Fantaisie discordante dans un tableau surréaliste, des employés d'une entreprise de serrurerie, identifiables à leurs combinaisons jaune vif, étaient affairés à l'entretien des verrous. Trois mille verrous sans cesse déclenchés nécessitaient une maintenance assidue.

Dans un pays caractérisé par sa tendance à la fermeture et à la rigidité, cette société privée exploitait un créneau lucratif. Elle comptait bien décrocher tous les contrats des pénitenciers et des casernes du pays. Une vraie mine d'or !

Le colonel Nyu lança, avec un geste théâtral :

— Je demande depuis cinq ans à l'administration pénitentiaire de m'envoyer des plombiers, mais, à la place, ils m'envoient des serruriers ! Notre problème ici, ce n'est pas l'évasion mais l'évacuation, allez leur faire comprendre ! Reniflez-moi ça ! Une canicule de méthane, un four à merde !

Le colonel avait gardé le plus consistant pour la fin. On se dirigea vers l'infirmerie. Un bâtiment sans prétention, isolé des autres. Le commissaire Ho suivait sagement son guide, l'air frais lui faisait du bien après cette macération de misère odorante. Au centre de la cour de l'infirmerie, un grand caniveau vous regardait, prêt à vous avaler. Un tuyau mal enroulé serpentait sur le sol. Pour arroser quelle verdure ? Nettoyer quoi ? Même le directeur se fit subitement moins bavard. Il arpenait l'endroit avec prudence et une crainte mal dissimulée.

— C'est la cour de notre infirmerie. C'est aussi celle des exécutions. C'est ici que ça se passe. Pas une, mais plusieurs en même temps, avec une préférence pour les nombres pairs. On vise la nuque. Juste une balle. Comme vous le voyez, pour éviter les ricochets et les rebonds, on a mis du grillage tout

autour. Pas de pierre ici, le sol est en terre. Cela ne dure que quelques secondes, sauf quand un chargeur se coince. La procédure dans ce cas n'autorise pas à changer d'arme, l'officier doit désenrayer son pistolet. On a déjà vu des condamnés agenouillés, mains liées, avoir des crampes quand nos armes faisaient défaut, un sursis terriblement angoissant, n'est-ce pas ? L'an dernier, un jeune empoté que l'administration pénitentiaire nous avait envoyé a mis plus de deux heures à remettre la culasse de son arme. Il tremblait autant que le condamné. Vous comprenez que bourreau, c'est un vrai métier. Le jeune avait déjà du mal à tuer un poulet, et un homme, c'est plus gros qu'un poulet. Il me faut à présent, commissaire, pour exaucer votre vœu, vous dévoiler l'autre partie de la vérité, puisque ce funeste théâtre comporte aussi des coulisses.

Mal à l'aise, Monsieur Ho dénoua sa cravate.

— Quand on n'a plus de droits de son vivant, on en a encore moins dans sa mort. Après l'exécution, quand l'odeur de la poudre persiste encore, on emporte les morts dans l'infirmierie où toute une équipe de chirurgiens commence son travail de démontage. Dans le bloc opératoire, il y a accroché au mur la liste des organes à prélever d'urgence. Quand je dis bloc opératoire, je devrais peut-être dire atelier de démantèlement. Le ministère de la Justice et le ministère de la Santé publique ferment les yeux. Nous envoyons les pièces détachées à qui en a besoin. Nous, ici, à la prison, nous faisons le sale boulot, c'est

tout, se défendit Nyu. Inutile de préciser que nos prisonniers évitent de se retrouver à l'infirmérie. Les quelques bougres qui ne peuvent faire autrement se gardent bien de prendre l'air dans cette cour.

Le front du commissaire Ho couvait une fièvre sèche, un glacier brûlant sous le crâne. Le colonel Nyu était un livreur de marchandises qui déballait son sac et jetait aux pieds du représentant de Pékin tout ce qui se tramait à Migong, du fonctionnement de la cantine à celui de l'infirmérie-abattoir.

— Il est très facile d'imaginer, dans un pays où la peine capitale est une pure formalité, que l'approvisionnement en organes humains soit d'accès presque aussi commode que le marché des pièces d'occasion du parc automobile américain. Un radiateur ou un rein, un cœur ou un moteur, une cornée ou un phare, de la tôle froissée, de la peau découpée. Qu'avons-nous à répondre aux étrangers qui critiquent sévèrement notre pays? Rien. Moi-même, j'aurais aimé avoir ce regard totalement extérieur pour mieux en saisir toute l'absurdité. Mais voilà, c'est mon travail.

Il restait au programme une toute dernière rencontre pour le commissaire, un vieillard sous perfusion, aux gestes interminables et au souffle bruyant. Il raconta à Monsieur Ho un peu de sa vie, ou ce qui ressemblait à une vie. Tandis qu'il aspirait sa soupe claire, il relata les circonstances de son enfermement. Au début, il se disait qu'il sortirait bien de Migong un jour, un jour bientôt. Puis, avec le temps, cette certitude s'était peu à peu transformée en un jour jamais. Il traînait son ombre carcé-

rale ici depuis cinquante ans. Le goût du vermicelle n'avait pas changé en un demi-siècle, pourtant marqué par deux changements de régime. La cantine se répétait à l'infini, comme tout le reste, et les repas y avaient toujours la consistance du liquide, un contraste saisissant avec l'épaisseur des murs. Éventuellement, un morceau de viande plus gros pouvait dormir au fond de l'écuelle. La probabilité était mince et pourtant, chaque mois, un miracle se produisait. On tombait sur un morceau de cochon ou de poulet perdu dans le bouillon. Gracieuseté d'un cuisinier ou d'un gardien ? On ne le devinerait jamais.

Le vieux détenu remontait le temps, les yeux perdus dans son bouillon. Lorsqu'il atteignit le fond du bol, il continua à y chercher désespérément une dernière léchée. Il creusa, piocha et gratta de ses doigts tordus et de ses ongles pointus. Il creusa un tunnel au fond du bol comme pour parvenir au bout de sa sentence. La soupe était épuisée, le bol, vide, et les murs de Migong, pleins d'autres affamés comme lui.

L'entretien était terminé. Monsieur Ho avait vu ce qu'il voulait voir, ce qu'il ne voulait pas voir. Il salua le directeur d'un air grave et prit le chemin de la sortie en traversant le parterre de fleurs. La pluie s'était arrêtée. Les trois gardiens étaient encore là, délavés, avec leur supposé chef, toujours aussi petit, plus encore que le matin. Un jour, à force de fondre, il finirait bien par s'effacer à tout jamais, lui aussi. Il ne s'évaporerait pas au fond d'un bol mais dans ses habits flottants. Il disparaîtrait de cet enfer trop grand pour lui. Alors les

sirènes vengeresses déchireraient le ciel. On crierait partout : « Un gardien s'est évadé ! » Une chasse à l'homme gigantesque se mettrait en place. Roseaux et fossés, bois et hangars seraient fouillés, on entendrait des bruits de bottes, des aboiements d'hommes et de chiens, des talons qui s'enfoncent dans la boue. La campagne environnante serait retournée comme un gant, mais on ne le retrouverait jamais. Là où il se serait évadé, aucune vengeance, aucun règlement ne pourraient venir le rattraper. Il irait dans une cachette dont lui seul connaîtrait l'existence.

Peut-être dans sa propre folie.

Un gardien s'est évadé !

La noirceur

Pour faire le portrait d'un pays, il faut s'aventurer dans sa noirceur comme dans sa lumière. Parfois, c'est la noirceur qui nous éclaire plus. Une prison, ça ne ment pas. C'est une empreinte très profonde dans le paysage, un trou en plein milieu du portrait.

Le convoi du commissaire remontait à toute allure la province du Henan, quand, arc-bouté sur ses freins, le train sortit de sa routine balottante. Un obstacle sur les rails commandait un arrêt d'urgence, un obstacle humain. Une centaine d'individus, peut-être moins, mais déterminés à paraître nombreux, bloquaient la voie. Rien ne les distinguait les uns des autres dans cette masse de vestes et de casquettes identiques. Immédiatement, huit gardes armés sautèrent du convoi encore en marche. Comité d'accueil ou comité d'écueil, d'un côté comme de l'autre, on n'entendait pas à rire. Le caporal, bien cramponné à sa crosse, cracha une première sommation, un cri venu du ventre et non pas du cœur.

— Dégagez la voie immédiatement ou nous ferons feu !

Pas une veste, pas une casquette ne bougea. Devant ce peu de réaction, le caporal fut assailli par le doute. Il n'est de pires armées que celles qui portent en leur sein des caporaux qui doutent, tout officier savait cela. Aussi, venant à la rescousse du sous-officier enlisé dans sa torpeur, le responsable de la sécurité du convoi, un lieutenant tiré à quatre épingles, nourri de bon riz, fierté de ses parents et de son propre miroir, alla lui souffler quelques arguments pour le sortir de son embarras.

— Vous ne pouvez parler au représentant du gouvernement sans passer par les voies

officielles, répéta sagement, mot à mot, le caporal. Ceci est une mission d'État. Si vous avez des réclamations, adressez-vous à vos responsables locaux. Maintenant, dégagez cette voie ou le train vous écrasera. Vous êtes prévenus !

Le barrage tenait bon.

Monsieur Ho alla voir ce qui causait tout ce remue-ménage. Le terrain autour des rails était tapissé de cailloux rugueux. En descendant du wagon, il se tordit la cheville, un rien, mais assez pour le faire boiter. Ses pauvres chaussures en faux cuir d'Italie n'étaient décidément pas adaptées à ce genre d'excursion, et la gauche se déchira à la couture. Avec un soulier abîmé, Monsieur Ho s'approcha, clopin-clopant, de la tête du convoi, à la rencontre de ceux que le code militaire devait désormais appeler des insurgés. Ho remarqua que l'un d'eux, sans doute leur chef, semblait discuter ferme avec un groupe un peu à l'écart du gros de la foule.

— C'est bien la première fois qu'on arrête un train pour me parler. Car c'est bien à moi que vous voulez parler ? lui demanda-t-il.

— Vous êtes bien aimable de ne pas vous adresser à nous comme l'ont fait vos confrères, Monsieur... ?

— Ho, Monsieur Ho, envoyé de Pékin, responsable du recensement national.

— Enchanté. Il me semble, monsieur le dignitaire, que vous êtes blessé au pied.

— Mes chevilles n'ont pas l'habitude de descendre des trains en pleine campagne.

— Et nous, nous n'avons pas l'habitude d'arrêter les trains.

— Qu'avez-vous à me dire de si urgent?

— Trente années d'oubli, digne représentant!

Le lieutenant tiré à quatre épingles, nourri de bon riz, fierté de ses parents et de son propre miroir, resta impassible, debout sur la voie.

— Nous avons à vous dire trente années d'oubli, reprit l'homme. Nous sommes seuls, reclus, laissés à nous-mêmes. Les dirigeants du district nous taxent, nous promettent des lendemains meilleurs, mais voilà trente ans qu'il n'y a plus de lendemains. Ailleurs, ils ont des routes depuis longtemps. Ici, notre goudron, c'est la boue. Le pays s'enrichit chaque jour, mais nous ne voyons rien de cette supposée richesse. Chaque année, des bras partent trouver meilleur sort dans les usines de la ville. Nos villages, abandonnés par nos enfants, vont s'éteindre. Et en plus on nous somme de nous taire! Mais nous souffrons, monsieur l'inspecteur, nous souffrons de nous taire. Nos lèvres goûtent le sel de la sueur et jamais la fraîcheur des mots comme liberté ou respect. Où sont les belles promesses de Pékin? Avant, c'était le Parti qui prenait les enfants. Maintenant, ce sont les usines.

Monsieur Ho connaissait assez bien les conditions exécrables de ces campagnes profondes pour avoir occupé au sein du ministère des Affaires sociales divers postes où il avait été en contact avec une certaine cartographie de la pauvreté. Déjà, du temps de

Mao, elles avaient été un dépotoir à promesses. Cependant, il n'était ni homme du sérail, ni membre du gouvernement ou même du Parti, mais simple fonctionnaire accidentellement nommé pour recenser les citoyens. Il n'avait rien à répondre à ces pauvres bougres. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était leur prêter une oreille, un regard, et du silence, aussi — cela, il savait fort bien le faire.

— Venez dans mon train, nous parlerons plus tranquillement.

— Non, venez dans notre campagne, nous parlerons encore plus tranquillement.

Monsieur Xie Xun désavoua tout de suite cette idée en grimaçant.

— Ne vous laissez surtout pas émouvoir par leurs jérémiades, commissaire. Ces hommes vous feront perdre votre temps, et puis le convoi est à la merci de bien des dangers. D'autres trains pourraient venir.

Le meneur de la manifestation éclata de rire.

— Avez-vous peur que l'on vous vole votre train ? Personne ici ne saurait quoi en faire, sinon le transformer en poulailler géant. Et puis ne vous inquiétez pas, le prochain convoi de charbon ne passera que dans trois jours.

Monsieur Ho surprit ses collègues en acceptant l'invitation.

— Attendez-moi là, je reviens !

Le caporal vociférant, ne sachant plus quoi faire, rengaina son attirail de sommations dans la maigreur de ses galons. Les civils étaient si

compliqués. Déconcertés par la nonchalance du commissaire, lui et le représentant du ministère de la Sécurité publique rongèrent leur frein en grommelant. Ils furent immédiatement rejoints par un semblant de lieutenant plissé de tout bord, nourri de cosses de riz, boudé de ses parents et recraché par son miroir.

Accompagné seulement du jeune Wei, Monsieur Ho suivit en boitillant la délégation de manifestants. Wei semblait encore plus égaré dans ses pensées amoureuses qu'à l'habitude. Au fond, tout lui était égal, sa tristesse l'imperméabilisait. Justement, il commençait à pleuvoir, encore.

Le village n'était pas très loin, mais le moyen de transport pour s'y rendre se révéla plutôt archaïque et lent. Assis dans une petite remorque tirée par un vieux motoculteur, le directeur de la commission de recensement et son jeune secrétaire se retrouvaient dans une situation improvisée et, somme toute, plutôt cocasse. Monsieur Ho se rendit vite compte que son vieux wagon de train n'était pas si inconfortable. Le moteur de l'engin pétaradait et tonitruait sur quatre temps tandis que la remorque crapahutait. Ho regardait les champs aux alentours. Curieusement, beaucoup de ces terres étaient en friche. Nouvelle réglementation ou nouvelles orientations agronomiques? La campagne avait connu son lot de technocratie et de souffrance au cours des dernières années. Le Parti, grand projectionniste sur la toile humaine, s'était souvent soucié du bien de ses semblables, mais pas forcément de leur bonheur. Des épidémies de

famine, une contagion de bêtise avait emmené au trépas des millions de gens dans l'ombre d'autres millions déjà en train d'agoniser.

Puis une panne, une autre ! Le motoculteur rendit l'âme dans un nuage de fumée crasseux. Le conducteur, sans doute habitué aux humeurs de la mécanique, éructa un troussseau de jurons un par un, dans l'ordre où il les avait rangés lors de la dernière panne. Pas pour insulter l'univers, ni pour écorcher les ancêtres, sachant fort bien que quand on crache en haut, ça retombe toujours sur l'expéditeur. Juste pour la forme. On continua le voyage à pied en prenant bien soin d'éviter les flaques paisibles et profondes où venaient se reposer des bouts de ciel. On aperçut bientôt un rassemblement de quelques maisons et une ou deux granges, rien de très évocateur ou d'inspirant.

Le chef du village offrit l'hospitalité de sa modeste demeure au commissaire au recensement. Les autres paysans, restés en arrière, ne tardèrent pas à s'inviter eux aussi, et la cuisine de l'hôte de Ho fut bientôt pleine à craquer. La patronne donnait un dernier tour à la soupe. Les portions étaient généreuses et les bols, brûlants. Sans cuillère, à même le bol, on trempait les lèvres dans un bouillon de volaille épaissi de nouilles qui piquait le bout de la langue. Wei Bei n'y prit pas garde, il en fut quitte pour une surprise et laissa refroidir un peu son bol. De toute façon, la femme trop mariée dont il était amoureux lui avait non seulement volé son cœur mais aussi son appétit. Les hommes du village s'étaient levés très tôt pour attendre ce train, ils l'attendaient

depuis trois jours, se relayant par contingents. Attendre donne faim. Quand le chaudron de soupe fut épuisé, on en apporta un autre d'une maison voisine. Et puis du riz en quantité suffisante, accompagné d'une sauce brunnâtre très salée.

Dans un coin de la pièce, au fond à gauche, une vieille laminée par la vie regardait l'étranger venu de la ville en tirant sur sa pipe. Ses mains noueuses, déformées par l'arthrose, s'agrippaient au bout de bois fumant. Elle ne lâchait pas du regard les vêtements de Monsieur Ho, son pantalon en particulier, impressionnée par le lainage du tissu et surtout par la coupe et l'incroyable ourlet tombant. Quel homme, se demandait-elle, peut bien céder à la fantaisie inutile de laisser traîner le bas de son pantalon dans la poussière alors que tout le monde l'évite ? Les Chinois, réputés pour porter tout haut et court, n'accordaient en général aucune importance aux extrémités de leurs jambes. Il fallait bien être un citadin pour s'appliquer à ce détail. En s'asseyant, Ho mit un terme à l'observation de la vieille au visage de terre cuite. Elle ne comprenait pas. Pour se rassurer, elle serra sa pipe entre ses gencives où les dents autrefois abondantes n'étaient maintenant plus qu'un lointain souvenir.

S'essuyant la bouche du revers de sa manche, le chef du village, Zhao Tsing lança la discussion avec, en guise de préambule, un rot sonore.

— Monsieur le ministre, c'est un grand honneur que vous nous faites en venant ici.

— Je ne suis que le commissaire au recensement, mais si vous tenez vraiment à m'appeler ainsi...

— Oh, vous savez, vu d'où nous sommes, un ministre ou un commissaire, c'est la même chose. Nous savons que notre geste de rébellion va nous coûter très cher, mais nous n'avions pas d'autre choix. Hier encore, nous étions au moins des paysans. Aujourd'hui, je ne sais plus. Les responsables du district nous ont demandé d'abandonner nos champs pour nous consacrer au travail sur le grand chantier. Ils nous ont promis de l'argent, de vrais salaires, tout ça avec des menaces à peine voilées. Alors, nous avons laissé nos cultures en plan. Au début, ils nous ont payés, un peu, puis les salaires ont été de plus en plus espacés.

Monsieur Ho avait déjà entendu ce genre d'histoires, assez courantes en Chine. Une histoire classique à saveur de corruption, un cas typique de détournement de fonds. Ho demanda à son adjoint, toujours aussi distrait, de se rendre utile et de prendre des notes. Wei Bei s'exécuta mécaniquement.

Pour la plupart de ces ruraux qui ne savaient ni lire ni écrire, être écouté, voir ses paroles consignées à l'encre par un envoyé de Pékin tenait presque du miracle. On n'avait pas l'habitude des crayons par ici, ni de ceux qui les portaient. Quand il y en avait, c'était généralement des crayons sanctionneurs, aiguisés pour soustraire et traduire, jamais des crayons qui écoutent et notent sans vous juger, calligraphiant avec respect votre histoire, votre petite histoire à propos d'un si vaste rien.

Toute la soirée, ils se relayèrent, déversant leur misère commune. La matière première ne manquait pas et, dans un monologue long comme une rivière, une quarantaine d'hommes et de femmes défilèrent dans le désordre. Une quarantaine d'histoires avec, pour dénominateur commun, les contrecoups d'une infatigable pauvreté, comme si chacun avait emprunté la litanie de l'autre dans un chapelet tressé de chagrin. Ils racontaient aussi leur relation avec la terre, de plus en plus basse, qui exigeait toujours de votre dos un dernier, un tout dernier effort. Lorsqu'elle ne vous demandait plus rien, c'est qu'elle était prête à vous avaler.

— Tenez, monsieur l'ambassadeur, regardez cette image du tracteur qu'on nous a promis. Cela fait tellement longtemps que ce modèle ne doit même plus exister, dit le chef du village en tendant à Monsieur Ho une brochure jaunie.

— En effet, l'image est défraîchie. Maintenant, les tracteurs ont des cabines.

— On ne veut pas de la cabine. Tout ce qu'on veut, c'est des crampons aux pneus. Nos seuls crampons, à nous, c'est nos pieds et notre dos. Une cabine, pour quoi faire?

— À qui avez-vous déjà raconté tout ça? demanda Monsieur Ho.

— À personne, monsieur le consul. À personne.



La nuit était tombée. Trop tard pour retourner au convoi. Le responsable du village n'eut pas besoin d'insister pour que ses précieux visiteurs passent la nuit chez lui. Il leur réservait d'ailleurs pour le lendemain une visite très particulière, celle du « grand chantier ». Il n'en fallait pas davantage pour éveiller la curiosité de Monsieur Ho. Au cœur de la campagne, il s'approchait du cœur de son rapport, pensait-il. N'en déplaise au chien de garde du ministère de la Sécurité publique abandonné sur la voie et certainement pendu au téléphone le plus proche afin d'informer ses supérieurs des agissements irréguliers du commissaire. Trains et autres caravanes avaient jadis sillonné ces régions isolées sans daigner y faire halte. Le commissaire, lui, s'y attarderait. C'était là la moindre des choses pour ces pauvres gens qui, trop longtemps, avaient vécu dans l'ombre glacée du colosse aux pieds d'or que l'on appelait Pékin.

Les balais de fagots avaient soigneusement caressé les dalles de pierre. À même le sol, sur quelques planches craquelées, on avait disposé des paillasses. Une literie champêtre remplie de modestes moissons étendues dans une dépendance fleurant bon les soirs d'étés plus heureux. On avait remisé dans un coin tous les outils rudimentaires et rouillés qui étaient passés de mains pleines d'ampoules en mains fatiguées depuis des générations.

— Si votre matelas a le confort d'une planche, je m'en excuse, secrétaire Wei, dit Mon-

sieur Ho. Je vous remercie de m'accompagner dans mes déplacements. J'apprécie votre compagnie mais, de grâce, cessez donc un peu de fumer et laissez vos poumons tranquilles. Bonne nuit, jeune homme.

Le sommeil fut prompt à venir fermer les yeux des deux envoyés de Pékin, fourbus par un trop-plein de voyage morne et cahoteux, par la vision de dizaines de visages gris témoins d'histoires aberrantes. Wei et Monsieur Ho s'endormirent sous une charpente maigre et craquante, une araignée en bois posée sur de fragiles jambages, fragile comme ces hommes qui l'avaient construite. Tous deux rêvèrent de tracteurs et de femme trop mariée. Leurs hôtes, en proie à une fièvre inhabituelle, trop excités pour se résoudre à dormir, continuaient à se saouler de promesses de lendemains meilleurs comme autant de dernières bouteilles que l'on débouche pour tromper la nuit qui s'allonge.



Le répit des visiteurs fut de courte durée, et la nuit était encore bien ancrée dans un ciel couleur de plomb qu'une sourde agitation traversait le village. Quelques habitants empruntaient déjà les chemins boueux, une mince besace sur l'épaule, suivis par d'autres encore à moitié endormis. Ça et là, deux ou trois hommes dans les pas de leurs prédécesseurs, de petits groupes à la poursuite d'autres petits groupes se hâtant tous dans la même direction, celle du « grand chantier », comme l'avait appelé Zhao. Rien ne pressait, pourtant, à

cette période du calendrier agricole, songea Ho. Réveillés plus tôt par une jeune femme, ils furent invités à se joindre au groupe. Le commissaire au recensement et son aide de camp emboîtèrent le pas sans conviction. Quelques retardataires couraient derrière eux, enfilant en vitesse une quelconque maillure. Tous ces déserteurs de l'aube laissaient derrière eux des maisons vidées de leur âme, à l'exception de quelques vieux et d'une poignée d'enfants, une génération veillant sur l'autre et vice versa. Au milieu de cette transhumance matinale, Ho et Wei se sentaient comme des clandestins, des passeurs de la nuit. Sauf qu'ils ne savaient pas le moins du monde quelle frontière ils devaient franchir ni pourquoi. Wei traînait toujours le poids de ses états d'âme collé à ses semelles, peu importe l'heure.

— Ne lambinez pas, marchez dans mes pas. Je ne sais pas plus que vous où nous allons, mais nous y allons, soupira Monsieur Ho.

— Ils doivent aller capturer des grenouilles à une heure pareille, il paraît que ça soigne tout, les grenouilles. J'ai lu dans le journal une histoire à propos d'une centenaire qui prétendait en avoir mangé toute sa vie et qui disait devoir la préservation de son cœur de jeune fille à ces précieuses créatures.

— Monsieur Wei, ces gens-là ont d'autres préoccupations que la chasse aux batraciens. Et si c'est vraiment le cas, sachez que je n'ai pas d'envie particulière de devenir centenaire. Surtout si je dois me rendre jusque-là en avalant des grenouilles.

Par souci de sécurité, les clandestins préférèrent surprendre le jour plutôt que d'être surpris par lui. La cohorte silencieuse parvint à destination au bout de deux heures, alors que l'aube commençait à peine à allumer une première mèche sur la ligne d'horizon. Puis tout s'embrasa. On fit halte pour se restaurer des quelques provisions emballées à la hâte avant le départ. Du riz collant et des fruits trop mûrs que l'on partagea avec le ministre et son chauffeur sans véhicule. Le temps pressait et la besogne ne manquait pas. Il fallait également envisager le chemin du retour qui serait aussi long, mais avec, en plus, le fardeau de la fatigue sur leurs épaules. Sans attendre, hommes et femmes s'attelèrent à une activité aussi absurde qu'improbable au sein d'une lande désolée : on plantait des arbres. Au milieu de nulle part, on se levait à une heure impossible, on parcourait des distances inouïes pour reboiser la nudité d'un paysage ingrat. Un premier creusait un trou. Un deuxième y déposait un plant rachitique. Un troisième tapait la terre. Un quatrième arrosait. Un cinquième inspectait le tout. Et on recommençait. Les Chinois étaient connus comme de grands bâtisseurs d'ouvrages de rétention, dont la muraille de Chine et le barrage des Trois-Gorges demeuraient les meilleurs exemples. On ne sait trop d'où venait cette préférence naturelle pour les remparts plutôt que pour des ponts. Un mur, songea Ho, n'est-il pas, au fond, un pont qui a perdu la foi ?

Une seconde grande muraille, plus poétique celle-là, traverserait donc bientôt la Chine sur toute sa longueur. Une muraille faite non

pas de pierres et de gravats, mais de branches et de feuilles. Elle ne protégerait d'aucun ennemi, si ce n'est le plus turbulent des envahisseurs, un vent barbare venu du nord. Ces dernières décennies, révolution paysanne et équilibre naturel avaient vécu un mariage malheureux. Évidemment, la nature avait perdu. Un mépris total pour la préservation des ressources et une politique agricole irréflechie avaient entraîné un déboisement aveugle et une érosion galopante des sols, elle-même accompagnée, selon certains observateurs, d'une érosion sociale tout aussi tragique. Désormais, nulle barrière naturelle ne faisait plus obstacle aux grands courants éoliens. Le vent filait dans une course folle, sans restriction. Le continent n'était plus qu'un grand couloir désertique au bout duquel les villes du littoral chinois subissaient les assauts répétés d'immenses courants d'air charroyant des tonnes et des tonnes de sable du désert. Pour contrer cette invasion de sauterelles de quartz et de silice, on avait érigé un rempart de verdure, un tronçon de fibre de bois de quatre mille kilomètres de long sur cinq kilomètres de large. Rien qui ne fasse appel à la pierre, ni au ciment, matériau de prédilection dans un pays où, chaque année, on en coulait plus d'un milliard de tonnes. Nulle tranchée de béton ni l'ombre d'un coffrage pour asseoir l'œuvre, aucune pelle mécanique, pas de cratères disgracieux. Que des feuilles qui s'agiteraient jour et nuit et protégeraient la tranquillité de citoyens mieux nantis que les paysans qui avaient mis au monde la plus vaste forêt artificielle de la planète.

Ce projet aux dimensions nationales, mené jusque-là dans la plus grande discrétion, mobilisait chaque district, chaque village, chaque localité proches de cette frontière verte. Tous avaient la possibilité de participer au labeur de ce glorieux édifice horizontal — moyennant rétribution, bien entendu. Toutefois, ces vaillants planteurs, asservis par une agriculture en circuit fermé, ne palpaient pas souvent du sonnante et du trébuchant. Le chantier aurait dû offrir une chance inespérée pour tous ces gens condamnés à l'isolement. L'abnégation dont ils faisaient preuve pour quelques yuans par semaine, lorsque yuans il y avait, était tout à leur honneur. L'armée jardinière avançait ainsi à pas d'arbre dans un silence d'arrosoir. Les plants, appuyés les uns sur les autres, à distance raisonnable et dans une symétrie docile, formeraient bientôt un paysage à la rigueur presque militaire. Cent mille arbrisseaux, cinq cent mille arbrisseaux, puis un million d'arbrisseaux, fraîchement greffés à la terre, dont les racines fragiles confessaient leur patience au sol. Une forêt toute en longueur, une autoroute de verdure où seuls les oiseaux et les papillons pourraient circuler à cent à l'heure. Les piocheurs maladroits d'hier, les pères de la végétation, se transformeraient peut-être en promeneurs attentionnés, qui sait ?

Nombreux furent les villages qui changèrent ainsi radicalement de mode de vie en prêtant allégeance à la Ligne. Car c'est ainsi qu'on l'appelait : la Ligne. Ils restaient là, à attendre qu'on veuille bien leur verser un salaire, obligés de continuer, dépouillés du maigre fruit des récoltes habituelles. Les belles

promesses qu'on leur avait faites au début du projet avaient cédé la place au silence et aux paroles floues. Les interlocuteurs de la première heure avaient disparu depuis longtemps. Fourbus et égarés, les villageois continuaient machinalement à planter des arbres, même s'il était déjà trop tard dans la saison pour ensemençer.

Comment avaient-ils pu en arriver là ? Déjà, les paysans qui avaient délaissé l'agriculture au profit de la culture de la Ligne voyaient fondre leurs réserves de nourriture. Un seuil mortel, une ligne de vie, une ligne de mort. Et toujours pas l'ombre d'un yuan. C'est ainsi que, arrivé au bout de soi-même, on finit, en désespoir de cause, par arrêter un train officiel.



Le chef du village, qui portait aussi la casquette de chef de chantier, vint renseigner Monsieur Ho sur l'avancée des travaux. Le commissaire le remercia de ces explications, mais précisa qu'il était là pour compter les hommes et non les arbres. Ce trait d'humour lui inspira une idée indécente dans les circonstances. Et si l'on transformait cette muraille d'arbres en muraille d'humains ? Cela représentait, à l'échelle du pays, une ligne de quatre mille kilomètres, avec un Chinois tous les mètres, et ce, sur une largeur de trois cent vingt mètres. Comme il serait alors facile alors de réaliser le recensement ! Une formidable barrière de Yang, de Zhan, de Li, de Chou, de Seng, de Wu... Mais il n'était pas certain que

cette ligne à la chevelure d'ébène se révélerait très efficace contre les grands vents. Alors, barrière ou chaîne fraternelle ? Ho préférerait la seconde vision, et pour les hommes et pour les arbres.

— Voilà, c'est notre vie depuis toujours. On nous oublie. D'autres, ailleurs, se partagent nos salaires. Nous plantons et ils s'enrichissent. Dites-moi, monsieur le représentant du gouvernement, où est la justice ? demanda le chef du village.

— Et si vous arrêtiez de reboiser ?

— Si on arrête, on aura encore moins de chance de toucher notre salaire. Ils nous ont menacés de le faire plusieurs fois, à grands coups d'injonctions.

Au moment où le chef du village prononçait ces mots, un imposant véhicule tout-terrain à la robe noire officielle se profilait à l'horizon avec une impressionnante facilité à nier bosses et hommes sur son chemin. Nul besoin de carte de visite pour connaître l'identité du visiteur. Cette délégation portait le sceau de l'oligarchie locale, un mélange d'autorité officielle et de dérive mafieuse. On avait eu vent que le directeur du recensement s'était égaré le long de la Ligne, kidnappé par une bande de ruraux mécontents. Cela exigeait une intervention. Le malaise s'installa tout de suite chez les planteurs. Ils n'aimaient jamais voir cette limousine s'approcher d'eux avec, à son bord, la manigance et la corruption. Les énormes pneus du véhicule avalaient le chemin dans une profusion de crampons qui contrastait avec le lisse des semelles usées

des paysans. Le comble, c'était que le véhicule tout usage ne transportait jamais rien, ni outil ni sac de riz, sinon la preuve du pouvoir de la peur, et il était vrai qu'un tel pouvoir pesait lourd. Quel gaspillage que cette solide plateforme juchée sur d'impressionnantes roues mangeuses de terre vouée à l'inutilité, alors que les paysans n'avaient toujours pas aperçu l'ombre d'un tracteur promis depuis vingt ans.

— Dès que nous commençons à parler d'eux, ils arrivent. Ils entendent tout, sauf nos demandes, dit le chef.

Le directeur du district et secrétaire local du Parti communiste descendit de son carrosse. Sourire protocolaire, pas rigides. Sans accorder la moindre attention aux planteurs d'avenir vert, il se dirigea directement vers Monsieur Ho.

— Commissaire, j'ai parcouru la moitié de la province à vous chercher. Si on m'avait averti de votre présence, je vous aurais offert avec plaisir une visite guidée. Cela aurait été plus digne de votre statut et peut-être plus confortable. Je me présente, je suis Monsieur Chen Huang, responsable de ce district.

— Eh bien, monsieur le responsable du district, vous voilà averti de ma présence, ironisa Ho.

— Monsieur l'envoyé, dites-moi, que pensez-vous de notre projet de reboisement ?

— Magnifique pour la nature, exécration pour les hommes, persifla Ho.

— Je vois... Ils n'ont pas manqué de vous faire part de leurs craintes. Ils craignent, c'est

vrai. C'est tout ce qu'ils font. Ils craignent tout et n'entendent rien aux affaires. Dès qu'ils s'éloignent un peu de leurs paysanneries, ils s'égarent totalement. Pourtant, ce chantier est un miracle pour eux. Ils peuvent y gagner en deux ans plus que pendant toute une vie à retourner la terre et les pierres.

— Oui, ils peuvent tout y gagner, ou tout y perdre.

— Mais qu'ont-ils vraiment à perdre ? Deux ou trois épis, sur un lit de cailloux qui usent leurs pelles ? Qu'ont-ils à perdre, sinon dix siècles passés le nez dans la terre, enfermés sur eux-mêmes ? Du passé, tout ça. Pensez au présent, commissaire. Le présent, c'est ce formidable chantier.

— ... Et des salaires aussi rares qu'une nuit d'étoiles à Pékin ?

— Notre projet est gigantesque, au même titre que fut celui du barrage des Trois-Gorges. Son financement est un combat quotidien et il faut sans cesse lutter contre l'inertie financière. Le gouvernement central nous fournit la moitié des fonds promis et nous devons nous débrouiller pour trouver le reste. Les plants, le transport, la logistique, tout coûte très cher et notre capacité financière est limitée. Les salaires en pâtissent parfois, il est vrai, mais les travailleurs doivent être patients. Et puis...

— Vos explications semblent très cohérentes, coupa Ho, et je sais reconnaître la complexité d'une telle entreprise, mais, en ma qualité de rapporteur, je dois tout voir et tout comprendre. Pour l'instant, ce que je

comprends de cette situation, c'est qu'il y a trop de dériveurs, trop de fusibles, trop d'intermédiaires.

Monsieur Ho se surprit à user d'une liberté de langage inhabituelle qui s'amplifiait à mesure que les kilomètres l'éloignaient de Pékin. Sans insister davantage, sourire protocolaire et pas rigides, le responsable du district regagna sagement son attelage de quatre cents chevaux aux vitres teintées électriques.

En imaginant les répercussions de son intervention, Monsieur Ho songea que la corruption était une rivière qui coulait vers sa propre source et que la Chine, après tout, était un pays aux trop nombreuses rivières.

Tandis que le véhicule du secrétaire s'éloignait en se dandinant sur la pointe de ses suspensions, Monsieur Ho posa un regard attendri sur les planteurs, fragiles esquisses sur fond de nuages sales. Les arbrisseaux, eux, dans leur pépinière-pouponnière, avaient cet air frêle et apeuré qu'ont tous les orphelins. Devant ce tableau, Monsieur Ho se rappela une phrase que lui avait un jour dite son père : « Les arbres sont sages et immobiles parce que, un jour, on leur a dit que l'on reviendrait les chercher. » Il sourit malgré la tristesse qui l'accablait.

Les planteurs, surpris de voir Monsieur Ho sourire en de telles circonstances, s'arrachèrent un instant à leur peine, se redressant pour mieux observer cet étrange empereur, si puissant, qui venait juste d'humilier le secrétaire du Parti communiste. Troquant alors leur habituelle grimace pluvieuse contre une

légère éclaircie qui traversa leur visage, ils imitèrent en chœur le sourire nostalgique de Ho. La contagion était douce.

Des lumières dans la plaine

La charpente de la gare, pas très haute pour ne pas contrarier les rares intempéries qui daignaient s'abattre sur elle, était entourée par une plaine intimidante qui l'incitait à s'y faire toute petite. Accrochée à sa drôle de raison d'être, là où aucun train ne s'arrêtait jamais, la gare donnait aux vastes étendues de la Mongolie, terriblement monocorde, un relief timide, incongru presque. Le ciel, bas et couvert, renforçait encore davantage l'impression d'étrangeté. Il y avait dans le paysage quelque chose de lunaire, malgré de rares touffes d'herbes d'un vert timide basculant vers le gris, signe d'un printemps bougon. Partout, des latitudes extrêmes où tous les repères vous échappent, où le ciel et le sol se diluent dans une ivresse des grandeurs.

Jin Chung, le chef de gare, s'était fondu dans ce magma de grisaille et de solitude au fil des années. L'écrin de sa gare lui réservait toutefois quelques géographies secrètes. Derrière le mur au sud du petit bâtiment, à l'abri des vents, il avait aménagé un jardin réchauffé uniquement par la tiédeur de la pierre. Les légumes se faisaient davantage remarquer par leur obstination à survivre que par leur abondance. En ce lieu, la terre était difficile et les nuits, piquantes. Comme plus un seul train n'occupait son temps depuis belle lurette, le chef de gare s'était improvisé jardinier de steppes ou, du moins, d'un carré de steppe. Si les habitants des kibboutz étaient parvenus à faire pousser des fraises dans la rocaille

assoiffée depuis trois mille ans, Jin Chung, lui, avait su faire éclore des oignons, des choux et des courges dans son petit royaume à l'abri des vents. Son secret, outre la patience et les soins amoureux prodigués quotidiennement, résidait dans la présence de ce mur bloquant toute intrusion sablonneuse. Et puis aussi dans cette grande toile épaisse avec laquelle il couvrait chaque soir son potager. La Chine populaire recelait, dans la grandeur de son territoire, une grande quantité de gares potagères. La fonction d'aiguilleur de trains fantômes laisse bien du temps libre. Drôle de poésie ferroviaire que cette union des trains et des jardins, les uns ne faisant que passer et les autres ne faisant que rester — quand ils restaient.

Jin Chung habitait sa modeste gare depuis que son père y avait été affecté. Après sa mort, dans un souci de facilité et un esprit de continuité tout naturel, l'administration des chemins de fer avait promu le fils au titre de digne remplaçant du patriarche, sans salaire, évidemment. L'avantage le plus significatif de la position était sans doute le logement gratuit dans le bâtiment de fonction. Son quotidien se déroulait ainsi : quelques rondes de surveillance, un peu d'amont, un peu d'aval, un peu de graisse sur les aiguillages, un peu de Nord, un peu de Sud et un peu de temps consacré à désherber la voie. Il menait une vie d'ermite déboussolé avec, comme seul compagnon, un cochon répondant au nom de Da, pour lequel Jin Chung s'était pris d'une véritable affection (de cœur et non d'estomac). En quelques heures, le cochon qui occupait ses journées à creuser la prairie à la recherche de racines

égarées était capable de transformer un terrain de golf en un champ de météorites. Heureusement, un amoncellement de pierres autour des légumes empêchait Da d'avoir accès au potager. La nuit, Jin Chung enfermait le cochon dans un cabanon attenant à la gare, à l'abri des chiens sauvages et des rôdeurs affamés ou mal intentionnés, s'il y en eut un jour.

On ne demande jamais au gardien d'un phare la source de sa patience, tant que sa lanterne éclaire. Pas plus qu'on n'interrompt le dialogue entre le silence et l'horizon qui s'étire comme une prolongation de soi. L'un dort, l'autre veille. Les deux en même temps, parfois. Le chef de gare occupait un poste de vigie au centre d'un planisphère de trois cent soixante degrés, avec pour seules frontières l'aube, le crépuscule et quelques dunes d'herbe lointaines. La vue perçante de Jin Chung distinguait la moindre tache sur deux ou quatre pattes à la limite de la terre. Un cheval avec ou sans cavalier, un nuage avec ou sans troupeau, des camps de bergers qui apparaissaient et disparaissaient le temps d'une nuit, des pointillés disparates, des évocations de vie éphémères sans autres empreintes qu'une déchirure dans une brume frémissante.

La gare de Jin Chung était un accident de l'histoire, transformé par ses soins en sanctuaire dans un coin d'univers tapissé d'herbe et recouvert de ciel avec, entre eux, une grande quantité de vide, un appel d'air dangereusement absorbant. C'était dans des régions isolées comme celles-ci qu'on envoyait pour

un voyage d'accoutumance les futurs astronautes afin de les acclimater à une immersion prolongée dans l'absence. Une absence totale ; absence de certitudes, de points d'ancrage. Pour venir se perdre ici, il fallait un préalable ou une rupture du destin. Il est des lieux où même le hasard ne se rend pas. Pourtant, dans l'espace de quelques jours seulement, une photographie, son guide traducteur, un recenseur et son cortège débarqueraient là, bousculant l'ordre de son petit monde.



Jin Chung fut appelé par la persistance d'une rumeur sur la plaine. Son imagination lui jouait souvent des tours. À force d'accumuler les jours et les semaines, dans la plus sèche des solitudes, combien de fois avait-il entendu, ou cru entendre, le grondement lointain du moteur d'une locomotive ?

Cette fois, le bruit ne venait pas du nord, mais bien du sud. Un écho différent, malgré le vent contraire qui tamisait les ondes. Il fit un pas décidé dans sa direction, puis un autre, de plus en plus décidé. Chaque enjambée venait confirmer son appréhension. Il n'osait pas y croire : un train approchait. Il se mit à courir vers sa gare sur les traverses de la voie ferrée. Ses poumons lui arrachaient le ventre. Il tomba sur les pierres, pas assez cependant pour briser son élan. Il reprit sa course les genoux râpés, abandonnant sur la voie sa vieille besace tachée d'huile qui le gênait dans ses mouvements. Un kilomètre, peut-être plus.

Avec un peu de chance, il arriverait avant que le train n'entre en gare. Oui, cette fois, pas de doute, c'était bien un train, un train qui ne roulait pas vite et dont le moteur toussotant émettait un bruit différent de ceux dont il avait souvenance. Son esprit accumulait chaotiquement les interrogations. Un train? Un train de quoi? Et pourquoi maintenant? Et pour quoi faire? Pour aller où? Les visiteurs trouveraient-ils la gare négligée? Perdrail-il son poste de chef de gare? Vite! Encore quelques centaines de mètres, les plus laborieux.



En rupture volontaire avec les ordres de Pékin, sans doute guidé par des interférences personnelles dans le choix de son itinéraire, Monsieur Ho filait vers la gare de Jin Chung. Sans égard à sa mission, il avait laissé docilement les événements le mener jusque dans cette région. Son histoire familiale partageait quelques racines avec cet endroit où tout poussait avec timidité. Il voulait effeuiller la trame profonde de la Mongolie. Ho regardait la ligne de voie ferrée qui s'échappait vers les plaines du Nord et pensait qu'au bout, à près de quarante ans de distance, il y avait l'absence de son père, condamné aux travaux forcés dans une prison immense au milieu du vert et du plat, une geôle naturelle qui forçait l'oubli de tout, y compris de soi.

Moteurs à l'agonie, motrice au désarroi, dans un tumulte d'huile et de souffrances mécaniques, la vieille dame de fer expira, épuisée, en face de la gare. Elle ne carburait plus à rien. Les chants du diesel s'étaient tus. Par la même occasion, le chant des sirènes appelant Jin Chung depuis sa retraite s'était lui aussi tari. Le train du commissaire au recensement était bel et bien en panne. L'incident aurait pu être banal, n'eut été du lieu où était venu mourir le train. Un nulle-part, isolé aux confins du néant, une gare abandonnée dans une steppe désertique. Drôle d'endroit pour rendre son dernier souffle.

On ne choisit pas l'heure de sa mort, ni son lieu, mais on aurait dit que le train de Deng Xiaoping, et désormais celui, inutilisable, de Monsieur Ho, avait attendu d'être à quai pour quitter ce monde. Un quai de prairie, à peine plus haut que le sol et fait de mottes d'herbe jaunie. Un quai comme il en existe tant d'autres dans les replis insoupçonnés du glorieux Empire chinois. C'était dans l'un de ces couloirs aiguillés vers rien, au cœur de la Mongolie intérieure, que le commissaire Ho venait atterrir.

À une curieuse distance de la voie ferrée, la gare, ou ce qui était supposé être une gare, se résumait à quelques murs en coin et à un toit en pente qui menaçait de s'écrouler à la moindre colère du vent. Une sorte d'avant-poste ou de dernière limite. Mais avant-poste de quoi au juste ? Une travée vers le pays voisin,

une ambassade abandonnée, un portedrapeau inutile de Pékin? Certains avançaient qu'un important gisement de minerai avait été découvert là dans les années soixante. La technologie de l'époque n'étant pas suffisamment avancée, les projets d'exploitation du gouvernement furent relégués aux oubliettes. Même s'il y avait sous l'herbe et le sable, sous la déclinaison généreuse des latitudes esseu-lées une promesse de richesse, nul trou ne fut creusé. L'erreur était énorme. On fit tout dans le désordre, comme c'était souvent le cas à cette époque. D'abord, on se mit à bâtir une suite de petites gares avant de connaître exactement le tracé final du chemin de fer, d'où la curieuse distance entre ces cabanes en carton cimenté et la voie ferrée. Le record, toujours inégalé, était celui de la gare de Genxi, où trois kilomètres et demi séparaient le bâtiment et les rails.

Ho avait donc de la chance, puisque, en cet endroit, la distance n'était que de deux cents mètres. On pouvait presque parler de précision. Résultat d'un génie civil pervers ou de facéties politiques, dans la grande majorité des gares du pays, le chemin de fer ne desservait que l'attente.

Au bout de la voie se profilait dans un nuage de poussière la frêle silhouette de Jin Chung, qui avalait en râlant les derniers mètres le séparant de la gare. Le recenseur fut surpris d'accueillir cette sorte d'ermite très essoufflé, ce gardien d'un phare éteint au bord de l'apoplexie et qui avait encore la responsabilité d'un lieu de transit où, manifeste-

ment, personne n'avait transité, sinon les derniers spectres rouges du communisme.

— Bonjour ! Je suis le chef Jin ! souffla péniblement le chef de gare en sueur.

— Je crois que vous êtes encore plus mal en point que notre locomotive, chef Jin.

Jin Chung n'avait pas vu le moindre train, ou quoi que ce soit qui y ressemblât, depuis plus de dix ans. Il en avait presque oublié la réalité de l'engin, les vibrations chaudes et les effluves de carburant qui lui faisaient tourner la tête.

— Je n'attendais personne. Un train encore moins...

— Un train dans une gare, c'est dans l'ordre des choses, si je ne m'abuse. Vous êtes bien un chef de gare et cet endroit est bel et bien une gare, non ?

— Oui, on peut dire ça, sauf que l'ordre des choses n'a pas vu le moindre train depuis une éternité et je ne me rappelle plus avec quoi on mesure une éternité.

— Eh bien, chef de gare Jin, au nom du gouvernement chinois, nous saluons votre patience et mettons un terme à votre attente en venant échouer sur votre quai, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Jin Chung, ne sachant plus quoi faire devant un train immobilisé en gare, chercha dans ses nombreux manuels de procédures les mesures officielles à prendre dans une telle situation. Théoriquement, la prise en charge du convoi lui incombait entièrement.

Mais après...? Du thé! Pris au dépourvu devant la visite aussi prestigieuse qu'inattendue des envoyés de Pékin, Jin Chung ne trouva que cette solution : faire du thé! Quelqu'un voudrait-il du thé?

Monsieur Ho le citadin essayait tant bien que mal d'embrasser ce lointain qui se déployait autour de lui, ou du moins d'en saisir un aperçu. Autant poser un regard de myope sur une ligne dérobée, c'était une entreprise perdue d'avance. Le regard perdu dans le vide, le commissaire semblait plus soucieux de savoir où menait cette voie qui se noyait dans la plaine que de trouver une solution à l'avarie du train. Oui, du thé! Cela lui ferait du bien. Après avoir versé quelques tasses d'une macération âcre à ses visiteurs, Jin Chung retrouva ses esprits. Il entreprit de communiquer avec la direction des chemins de fer, mais le téléphone, muet depuis la nomination de Jin Chung comme chef de gare, attendait en quelque sorte d'être réparé, ou tout simplement installé correctement. Le plus impressionnant pour le fonctionnaire abandonné dans sa steppe responsable d'une gare déserte, c'était tout ce monde qui jaillissait soudainement du convoi. Ces fonctionnaires en complet, ces soldats fiers, ces drapeaux lui rappelant la gloire d'un pays dont il ne connaissait plus grand chose. Toute cette colonie de visages sévères, cravatés, harnachés, cette armée de casquettes et de boucles de ceinturon, tous ces gens bien mis, sortis directement d'une affiche de propagande, étaient sans l'ombre d'un doute complètement perdus. Personne ne portait de cravate dans la région. La cravate était d'usage là où

il y avait du ciment et des gens croisant d'autres gens. Ici, il n'y avait qu'herbe et vent, vent et herbe. Une cravate s'y serait ennuyée. Encore un peu de thé ?

Décidément, les choses se bousculaient pour Jin Chung qui, depuis toutes ces années, avait pris le silence et la paix comme concubines. Quelques jours à peine avant l'arrivée du train de Monsieur Ho, le chef de gare, encore soumis à sa paisible routine administrative et jardinière, avait reçu la visite d'une photographe occidentale débarquée un matin sans prévenir, arrivée qui avait marqué la fin de sa lune de miel. Madame Bastien, c'est ainsi qu'elle se nommait, traversait la Chine avec un guide-traducteur baragouinant l'anglais avec un accent découpé au couteau émoussé et livrant les mots par morceaux irréguliers, selon une logique qu'il valait mieux essayer de deviner que de comprendre. Les prétentions internationales que la Chine ne cessait de clamer avaient incité nombre d'étudiants à apprendre à la hâte les rudiments de l'anglais. Des écoles de langues apparues subitement dans les rues de Pékin dispensaient un enseignement aussi rapide et sévère qu'une marche forcée sous le joug de Mao. Cette précipitation et le peu de cas que l'on faisait de la grammaire de base donnaient des résultats si approximatifs que, souvent, les traducteurs avaient besoin d'un traducteur.

La photographe avait négocié l'autorisation de camper derrière le jardin, moyennant quelques yuans que Jin Chung ne trouverait pas le moyen de dépenser. La présence de la journaliste occidentale ne dérangeait guère le chef

de gare, plus occupé à soigner son jardin, à scruter le ciel et à écouter le vent qu'à tenter d'amorcer la conversation avec l'inconnue de passage. Depuis deux jours, Madame Bastien et son traducteur intraduisible partageaient ainsi en silence le train-train ennuyeux du chef de gare. Elle prenait des photos du jardin, des dunes, des rails et des nuages tandis que le guide inutile pratiquait son anglais avec Da. La vie suivait ainsi son cours pour tous, sauf peut-être pour le cochon, qui avait délaissé les trous pour s'initier à la subtilité des locutions idiomatiques de la langue de Shakespeare.



La présence pour le moins surprenante d'une Occidentale aux portes du potager de Jin Chung éveilla la curiosité du commissaire Ho. L'étrangère était sagement occupée à prendre en photo des champs arrosés de lumière. Que faisait une femme à la peau si blanche dans un endroit aussi gris ?

Ho était toujours fasciné par cette propension à l'abandon, à la liberté que certains Occidentaux se permettaient. Après s'être présentée par l'intermédiaire du traducteur, elle raconta au commissaire un peu de son histoire et les raisons de sa présence en Chine.

Née dans le Limousin, Maude Bastien avait délaissé la photo commerciale pour se consacrer au documentaire de fond. Pas la chose effleurée, figée pour divertir la galerie, mais plutôt des sujets intemporels. Elle avait com-

mencé en immortalisant, pour des magazines de cuisine, des poulets chasseurs et des feuilletés aux courgettes, ce qui lui avait même permis de se faire un nom dans le métier. Beaucoup de grands chefs de Paris et de Londres avaient eu recours à ses services pour tirer le portrait de leur toute dernière création. Mais l'idée qu'elle se faisait du métier de photographe ne se réduisait pas à croquer les subtiles tonalités de rose et de vert du pavé de saumon à l'estragon. Les séances d'essayage des cailles aux raisins, le maquillage du canard aux navets, l'humeur capricieuse des veloutés et des cuisiniers, des éclairagistes qui prennent des heures pour trouver la lumière à point, n'étaient pour elle qu'un moyen de mettre du beurre dans les épinards. Délaissant sans regret le confort des studios improvisés dans les restaurants douillots pour le terrain plus accidenté du photojournalisme, elle avait pris la décision de couvrir une actualité un peu plus sérieuse, plus dépayssante aussi. Ce qu'elle voulait désormais, c'était immortaliser de l'ordinaire, du réel, du produit brut. Elle pouvait tout aussi bien aller photographier la ponte des tortues sur les plages du Costa Rica que la vie quotidienne d'une garde-barrière croate numismate. À contre-courant des émotions fortes, Maude Bastien distillait des émotions douces.

Elle prenait toujours ses photos avec une lenteur amoureuse, dans un mélange de surprise et d'apprivoisement. Son vieux Leica n'aimait pas être brusqué. Elle appréciait la lenteur des trains et celle des jardins, avec cette conviction espiègle que souvent les légumes sont en avance et les trains, en

retard. Lors d'une balade au Portugal, elle avait eu une révélation à propos de la lenteur des choses. Un jour, elle ferait un livre sur les potagers des gardiens de gares. Cette thématique légumière et voyageuse lui avait permis de faire du tourisme dans plusieurs pays : l'ancienne Yougoslavie, la nouvelle Allemagne, la Grèce antique, puis d'atterrir au beau milieu de la Mongolie intérieure, un peu par hasard, il est vrai. Au cours de ses voyages, le boîtier usé de son appareil avait laissé filer entre les lamelles rouillées de l'obturateur quantité de souvenirs et de petits riens, de cartes postales inusitées et de natures mortes débordantes de vie, un flot d'images figées à jamais sur une fragile surface à peine plus grande qu'un timbre-poste.

La photographe raconta à Monsieur Ho ses voyages, ses langues préférées, son amour pour les légumes et pour l'humanité qui poussait patiemment aux abords des voies ferrées. Elle disserta sur sa fascination pour les rails bordant des *no man's land* où poussaient radis et salades, à quelques mètres seulement du passage bruyant des trains. Elle évoqua des destinations inconnues, des espaces sauvages et en apparence dépouillés de vie, les caprices des saisons et des passages à niveau, le dialogue constant entre l'immobile et le mobile, le tout filtré par un traducteur qui n'entendait rien à la poésie de la nature.

— J'aime les bouts de Lune sur la Terre. Un jardin, c'est ça, un petit miracle de feuilles, quelques rangs silencieux au milieu de rien. Ceux des gares me fascinent, mais ne me demandez pas pourquoi, dit-elle.

Ces paroles devinrent dans la bouche du traducteur :

— J'aime les bouts de Terre sur la Lune. Un jardin, c'est ça, un miracle en petites feuilles, quelques rangs de rien au milieu du silence. Mais ne me demandez pas pourquoi je fascine les gares.

Monsieur Ho songea que les Occidentaux possédaient un bien étrange sens de la poésie.

La géographie du vide

Contrairement au Tibet, si évocateur et controversé aux yeux du reste de la planète, la Mongolie du Sud, peuplée de semi-nomades, ne suscite qu'une plane indifférence. Seuls quelques rares touristes étrangers trouvent là matière à remplir le trou qui leur ronge l'âme en allant se jeter dans un vide géographique. En Mongolie du Sud, tout se vend, y compris ce vide, ou plutôt cette sensation de vide. L'ennui des steppes trouve preneurs auprès des Occidentaux qui fantasment sur la solitude en forme de plaine ondulante, introuvable chez eux, dans leurs carcans nationaux respectifs. De plus en plus de citadins chinois s'y aventurent aussi, mais leur quête n'a rien de mystique. Ils souhaitent simplement changer d'air et s'abandonner à cette drôle de chose que les ressortissants des autres nations exercent si naturellement, sans la moindre pudeur : l'art du voyage.

Dans un pays où chaque déplacement personnel requiert une autorisation administrative, la présence de ces étrangers, collectionneurs de visas, m'interpelle. Moi, qui toute ma vie, à l'image des gens de ma génération, n'ai pu collectionner que les interdictions de déplacement formellement tamponnées, j'ai vu dans le regard de ma fille ce même désir que portent ces voyageurs venus de partout : celui d'effacer les frontières. La liberté condamne-t-elle à partir et la propagande, à rester ? Plus

jeune, le seul passeport que je possédais était un petit livre rouge avec, pour toute photo d'identité, celle du Grand Timonier, le sosie de tous les Chinois.

Au sein de la délégation du recensement, on commençait à s'inquiéter. Monsieur Xie Xun, à titre de représentant du ministère de la Sécurité publique, devait s'assurer du respect des consignes. Nerveux, il gesticulait, victime d'une incertitude anormale dans sa position, exaspéré par les agissements de ce commissaire qui tenait absolument à explorer la région. Monsieur Xie ne cessait de demander quand le convoi pourrait repartir, quand une nouvelle locomotive serait dépêchée pour venir les chercher et quand les choses reprendraient enfin leur cours normal. Un recensement se déroulait habituellement là où il y avait du monde. Ici, les kilomètres carrés n'abritaient personne, pas même 0,02 personne. Son agacement se transformait en colère. Tomber en panne leur infligeait déjà un ridicule assez cinglant, il ne fallait pas en rajouter. Les divergences d'opinions entre Monsieur Xie et Monsieur Ho devenaient de plus en plus incendiaires.

— Bien ! Nous avons tout vu, ou plutôt nous n'avons rien vu du tout ! Il faut sur-le-champ, commissaire, quitter cette région infertile. Si vous aimez le vent, moi pas !

— Effectivement, il n'y a pas grand-chose mis à part du vent, mais puisque nous sommes arrêtés ici...

Xie Xun trouvait l'obstination du commissaire irritante, son flou administratif, insupportable.

Cette prétendue carte blanche de Pékin, un concept parfaitement creux, prétexte à alimenter tous les délires et à épouser toutes les aberrations, mènerait le recenseur tout droit vers le gouffre de la disgrâce. Perdre un convoi entier dans ce coin de pays inintéressant alors que les localités très actives de la côte réclamaient à cor et à cri l'attention du commissaire, alors qu'il y avait tant de beaux spécimens de la Chine émergente à dénombrer. La disgrâce, oui, assurément.

Le lendemain soir, un camion militaire vint cueillir la presque totalité de la délégation, soit l'intransigeant Xie Xun, le lieutenant plissé, le caporal en proie aux doutes, huit soldats léthargiques, dix techniciens du recensement, un chef de protocole, un membre du Parti conservé dans le formol, deux secrétaires, un majordome, un photographe et un infirmier. Il ne resta plus du glorieux convoi de monsieur Ho que deux gardes, parmi les moins zélés, deux mécaniciens inutiles, le cuisinier du train, le truculent Monsieur Dong, le seul dont les talents ne souffrissent d'aucun bivouac, fût-il totalement improvisé, et bien sûr, Ho et son assistant toujours enfoncé dans ses états d'âme, sans oublier les cinq wagons pleins à craquer de fiches. Le temps que l'on envoie une nouvelle locomotive et que les ordres se rendent à bon port, le commissaire avait devant lui deux bonnes semaines pour recenser la plaine, le vent, les herbes folles, la lumière du soir et celle du matin, résolument plus optimiste.

Avec une étonnante facilité, les naufragés s'habituèrent à cette sieste administrative. Un

sentiment de paix, de douceur, une odeur de vacances planaient dans l'air des prairies. Pas de bruits, ni d'ordres. Pas d'heures, juste un étirement silencieux du temps. Seul Monsieur Ho, la cravate desserrée, gardait l'esprit en éveil. Ce recul lui permettrait d'entamer la rédaction de son rapport dans le calme, sans le moindre dérangement ou la moindre sollicitation. Anticipant la tombée des premiers chiffres du grand recensement, il commençait à en esquisser le fil conducteur : disparité et pluralité formaient les grands axes de son exposé. La société chinoise, décomposée, éparpillée, nageait dans une contradiction permanente. Il n'y avait pas dans son pays *un* pluriel, mais une floraison de pluriels, des pluriels de soi, des autres, des pluriels de vérités.

Un matin, à l'aube, il décida d'aller parler à Jin Chung. Le commissaire avait appris de son séjour avec les planteurs d'arbres la nécessité d'être matinal. Plus on est de condition modeste et plus on devance la lumière. Plus on est nanti, plus elle nous précède.

— Où donc mène cette voie ? demanda Ho au chef de gare.

— Quand je posais la question à mon père, il me répondait toujours la même chose : qu'il était interdit de le savoir. Le plus loin où je suis allé, c'est à peine à soixante kilomètres. Le reste ne m'appartient pas.

— Vous vivez ici depuis toujours et vous ne savez pas où mènent ces rails ?

— On m'a toujours ordonné de rester à ma place et de limiter ma curiosité au cadre de

mon travail. Je fais ce qu'on m'a dit de faire. J'ai souvent pensé à m'aventurer là-bas, mais c'est leur pays, le pays des nomades.

— Si j'y allais, voudriez-vous m'y accompagner?

— ...

Un silence de chef de gare est plus emmuré qu'un silence ordinaire.

— Prenez le temps d'y réfléchir. Je veux savoir où va cette voie, les cartes ne le disent pas. Et puis nous serons deux.

Très étrange, en effet, qu'aucune carte ne consigne ce tracé. La chose était pourtant vraie. Il ne fallut pas moins de deux heures au chef de gare pour rompre son mutisme et se résoudre à un oui timide, tenant plus de la défaite que de la victoire.

— Demain matin. Nous partirons demain matin, de bonne heure. Un jour pour aller, un autre pour en revenir. Mais je tiens à en revenir, prit soin de préciser Jin Chung.

À peine eut-il prononcé ces mots que deux survenants apparurent dans la plaine et s'approchèrent de la gare.

Un sourire vint illuminer le visage buriné de Jin Chung. Il avait reconnu ces silhouettes familières, celles du vénérable Orgo, chapeonnant sa fille comme à l'accoutumée. Le tandem descendait régulièrement de son plateau pour apporter au chef de gare des nouvelles de la région, partager un peu de tabac, un peu de tout ce qui se partage, avec cette intention, à peine dissimulée, de lui offrir

d'abord et avant tout sa jouvencelle comme épouse.

Il y avait longtemps qu'il essayait d'arranger cette union, empêchée seulement par le peu de ferveur de Jin Chung à l'idée de partager un quotidien qui ne se partage pas vraiment. Et puis la fille dégrossie au rabot avait des traits durs dans un faciès verrouillé à double tour, sans grâce aucune. Elle se taisait toujours dans l'ombre de son père. Chez les femmes mongoles, la beauté était à la fois relative et accessoire. Il n'était pas nécessaire d'être belle pour paraître belle, ni le contraire. Fille des plaines, la promise était solide, stoïque, campée sur un roc. Ses yeux perçants lançaient en permanence des couteaux à tous ses soupirants éventuels. À vingt-sept ans bien sonnés, elle n'était toujours pas mariée. Son regard avait sans doute achevé plus d'un prétendant transi par la peur de succomber à ses charmes tranchants. Et l'autre, aiguilleur sur son récif, qui vivait seul avec son cochon dont on ne connaîtrait jamais ni le gras ni le maigre. Tout les réunissait. Deux solitaires dans un pays où il n'y avait qu'eux à marier. Adam et Ève aux yeux en amande perdus dans la steppe. Ne manquait que la pomme.

La présence peu discrète des fonctionnaires en panne et de la photographie amoureuse des jardins ne semblait pas le moins du monde déranger le vieux Mongol, assez curieux de nature, nomade par tradition et sociable aux heures de palabres. Orgo avait longtemps su tirer profit de la frontière séparant les deux Mongolie. Depuis toujours, il quadrillait ces terres de tous les longs, de tous

les larges, sans se soucier des délimitations territoriales. Éleveur et commerçant, il avait conduit d'innombrables caravanes, cargaisons et convois dans ce dédale d'antimatières tout en laissant, malgré la sévérité de Pékin à l'égard des modes de vie nomades, vibrer en lui l'appel de la plaine. Chez son peuple non bâtisseur, rien ne pouvait remplacer la voûte naturelle des cieux. Pour les siens, les fondations d'un lieu ne se trouvaient pas au-dessous du sol mais bien au-dessus. Leurs seuls vrais palais étaient des tentes en forme de cercle, sans angle, sans hauteur. Comme ses habitants, elles naissaient du désir de repartir.

Bien sûr, la hardiesse de passeur d'Orgo s'était quelque peu émoussée avec l'âge, et il empruntait désormais un chemin plus sage. Autrefois, il convoyait des peaux de moutons, de la poterie, des outils, parfois même des inventions du progrès, traversant des terres assoiffées, affrontant des bourrasques vengeresses, mais surtout cent policiers, militaires, douaniers et autres soldats irascibles de la propagande et dont la principale ligne de front était tracée par la bêtise.

Tant de traversées, seul sur sa monture. Les chevaux mongols étaient petits, vigoureux et endurants, comme les humains qui les montaient, comme les buissons dont ils se nourrissaient. Le vent colérique nivelait tout élan de grandeur, et la maigre variété alimentaire, la rudesse du climat se chargeaient de faire le reste. Porteur infatigable de mémoire léguée par ses pères, la seule qui n'eût besoin de grands monuments pour se perpétuer, Orgo

connaissait mille contes et autant de légendes. Chez lui, chaque souvenir, chaque visage, chaque lieu avait été magnifié dans la désertitude. Sa vie se déployait sur un continent d'herbe et d'histoires où, par pudeur, on ne nomme pas la liberté. Malgré tout, Orgo avait dû apprendre à composer avec la militarisation de la steppe. En vieux renard, il savait que la frontière entre les deux Mongolie n'était qu'un simulacre, un tracé artificiel, une absurdité territoriale se résumant à un enchevêtrement de barbelés. Dans quel but les gouvernements chinois et mongol avaient-ils voulu délimiter avec du fil de fer une région aussi vaste et indomptable ?

Pour rentabiliser encore davantage ses voyages vers le sud, le passeur aux allures de chaman emportait avec lui une cargaison pittoresque, un véritable don du ciel, la plus imprévisible des denrées, qu'il revendait à prix d'or : de l'herbe, celle-là même qui poussait partout. Gagnés par une mode sortie de nulle part, les habitants de Pékin et de Shanghai s'étaient mis en tête de boire des infusions d'herbe des steppes mongoles et se complaisaient à trouver toutes sortes de vertus à la « Reine de la prairie ». La rigueur de l'hiver pour combattre les infections, la verdure du plateau pour donner de la force en dessous de la ceinture, la virilité des khans au secours du Chinois moyen. Véritable petit miracle en sachets, le produit était très populaire. On le vendait plus de deux yuans la livre aux préparateurs, qui, après l'avoir raffiné, le fourguaient à leur tour aux emballeurs pour six yuans. Beaucoup de Mongols profitèrent de cet engouement et se mirent à couper et à

sécher l'herbe ; ainsi, ce qui n'était au départ qu'une fantaisie devint leur première source de revenus. Orgo transportait donc du foin, revenait avec du plastique, des radios, des outils, tous ces articles utiles ou presque utiles fabriqués dans les usines des grands centres. L'essor commercial fut de courte durée.

À plusieurs milliers de kilomètres de là, de bonnes consciences protectrices de l'environnement, vivant pour la plupart dans le velours occidental, avaient crié à la désertification de la steppe. Pour un peu, les autochtones seraient passés pour des profanateurs de la Nature. Le gouvernement de la région autonome de Mongolie intérieure se rangea derrière ces militants environnementaux. Sa steppe était en effet sa plus grande richesse. On ordonna donc aux cavaliers de laisser l'herbe là où elle se trouvait. Un ordre formel, mais qui ne s'appliquait pas à tous. Les policiers frontaliers savaient que le doyen portait dans ses sacoches des morceaux de prairie. Tous le connaissaient ou avaient entendu parler de lui. Il était là bien avant eux. Orgo était à lui seul la frontière, ou l'absence de frontière. Alors il passait. Il passait d'une Mongolie à l'autre, d'une Chine à l'autre, ses besaces chargées d'herbe, chargées de mémoire, dans lesquelles aucun douanier ne se serait risqué à mettre le nez. Ailleurs c'était l'opium, la gomme de cannabis. Plus ailleurs, les feuilles de coca. Ici, c'était l'herbe, juste l'herbe.

De toutes les marchandises d'Orgo, la plus précieuse était aussi celle pour laquelle il avait le plus de mal à trouver preneur. Il se savait

d'une éternité fragile, et son plus grand espoir résidait dans la solitude de ce chef de gare silencieux qui ne pouvait continuer à mener pareille existence. Le vieux connaissait les vertus de la patience, sans doute l'arme la moins aiguisée et la plus implacable à la fois. Il ne s'offusquait pas des rebuffades voilées de Jin Chung. Un jour, ce dernier finirait bien par céder. Une épouse le sauverait certainement de sa mélancolie et de cette absurde attraction pour ses légumes et son cochon. La dot du mariage serait considérable : un beau troupeau de moutons aux pattes robustes, à la laine riche, la monnaie la plus appréciée de cette région. Ainsi, il pourrait continuer à se livrer à sa dévotion envers son sanctuaire sans dieu et sans train avec un réel moyen de subsistance. Un troupeau, c'était bien plus qu'une multiplication de fromages, de gigots et de toisons, c'était le gage d'un statut politique, la reconnaissance sociale, le pouvoir de parler, de négocier, de dire non. Le pouvoir d'être, en somme. Même l'or n'avait pas cette énergie mobilisatrice, et encore moins les carottes et les gares fantômes.

— C'est donc vrai, tu es bel et bien un chef de gare, même si ce train ne semble pas vouloir aller plus loin.

Une pointe de sarcasme. Orgo aimait bien taquiner Jin Chung. Il le trouvait trop taciturne pour son âge.

— Laisse tes aiguillages, apprends plutôt à conduire un troupeau, à savoir quelle bête ne passera pas l'hiver, à distinguer leurs bêlements. Apprends le ciel, apprends l'amour.

Prodigue tes soins à qui les mérite. Ce champ de rouille se passera bien de toi.

Le vieil Orgo se tourna vers Ho.

— Monsieur, vous qui semblez pétri de sagesse, voudriez-vous dire à cet ermite de ne pas gâcher sa vie en restant seul ici ? J'ai pour lui une épouse pleine de promesses, cent têtes farouches et vigoureuses et quatre chevaux. Six, tiens ! Peu importe !

Ho, témoin malgré lui de l'échange entre le chef de gare et le passeur d'herbe, se voyait pris à partie par ce vieillard qui n'avait plus rien à perdre.

— Je crois que votre avis et vos encouragements sont certainement justes, l'administration des chemins de fer ne paie plus depuis longtemps. Par conséquent, Monsieur Jin n'est tenu par aucune obligation. Vous êtes sans doute la Providence incarnée. L'avenir ici me semble déjà désuet. Le temps finira sûrement par l'avalier, comme il avalera cette gare imaginaire. Mais que la personne concernée décide elle-même. Il est le maître, le seul à pouvoir aiguiller sa vie comme bon lui semble.

— La Providence, certes ! claironna le vieil Orgo, tout heureux de trouver un allié en cet étranger.



Jin Chung avait décidément été dépouillé du privilège de sa tranquillité. Tous ces intrus semblaient se liguer contre lui. Malgré cela, le

caractère paternel de ces directives ne lui déplaisait pas entièrement, à lui qui possédait le statut peu enviable d'orphelin depuis l'âge de ses seize ans. Son père, veuf, chef de gare alcoolique, buveur de trains ou plutôt d'absence de trains, s'était rayé de la vie de son fils lors d'une de ses rondes quotidiennes. On n'avait jamais retrouvé son corps. S'était-il enfui ? Avait-il eu une altercation avec des éleveurs ou des trafiquants ? Un excès de bouteille dans la nuit glacée, quarante degrés d'alcool par moins dix degrés suffisent parfois à égarer un homme de son chemin. Le père de Jin Chung, s'il avait eu la chance d'être vivant et à jeun, ce qui avait été assez rare, lui aurait certainement prodigué les mêmes judicieux conseils qu'Orgo et Monsieur Ho. Mais ce qui inquiétait le plus le chef de gare était d'ouvrir définitivement les portes de son sanctuaire. Au centre d'un royaume désertique, dérangé seulement par la visite du silence qui lui procurait un bonheur presque mystique, il avait cultivé au fil des ans une chose très rare, que l'on ne trouve que dans la solitude la plus profonde : un dialogue avec lui-même, une extase égoïste dans un pays où être vivant signifiait être plusieurs.

Au fond, la proposition du vieil Orgo n'était pas si astreignante. Il pourrait conserver sa gare, ses habitudes, effectuer ses deux ou trois rondes quotidiennes tout en veillant sur son épouse et sur le cheptel. Et puis, avec des moutons à portée de main, son cochon risquerait encore moins d'être mangé. Il arrêterait peut-être même de tout renverser et de faire des cratères sur sa petite planète. Jamais réponse ne fut si proche du oui. Quelques

heures, quelques jours de retranchement, un rien, un souffle feraient le reste et un rien d'apesanteur provoquerait la bascule finale.

— Orgo, demain, le commissaire et moi partons tout au bout de la voie. Dès que nous serons de retour, je te donnerai ma réponse. Ne te réjouis pas trop vite, cependant, avertit Jin Chung.

Le vieux trafiquant venait d'entendre ce qu'il désirait. La syllabe officielle viendrait plus tard. Une affaire de temps, d'orgueil aussi. Marchandage et mariage étaient unis par un délicat cousinage. Il ne fallait jamais se précipiter, et ce, même si la décision était déjà prise. La pensée chinoise en la matière, ancrée dans le flou, se muait en un langoureux ballet d'hésitations, un va-et-vient de peut-être, pas de deux exécuté sur une mélodie inspirée par une patience infinie. Orgo savait que la patience était un coussin de laine et l'impatience, une aiguille.

Les deux gardes affectés à la surveillance du train vivaient sans doute plus éloignés de leur fusil que jamais auparavant. Ils goûtaient les toutes premières vacances de leur existence militaire. À longueur de journée, ils jouaient au pao ying, un jeu très particulier où le gagnant n'est pas nécessairement celui qui gagne, mais celui qui a le plus habilement perdu. Pour en comprendre le fonctionnement, un oubli de sa propre personne et du rôle traditionnel du moi est nécessaire. L'un avait si adroitement perdu les deux dernières parties que la victoire de l'autre était passée totalement inaperçue. Quant à Dong Ru, le cuisinier, il épluchait les poissons qu'il gardait précieusement dans la réserve de glace de son garde-manger. L'excédent d'eau s'écoulait par un tuyau en caoutchouc en déversant un minuscule filet orangé sur les cailloux de la voie ferrée.

Dong Ru cuisinait, dans la pure tradition chinoise, sans concession aux nouvelles tendances, des poissons à l'aspect préhistorique frayant dans des courants froids, sombres et hostiles. Aucune hésitation quant à la cuisson, ils étaient tous découpés en minces filets légers comme du papier de riz, puis finement roulés et sautés. Le cuisinier n'utilisait que ses couteaux personnels, et offrir de lui en prêter, même avec les meilleures intentions, aurait été perçu comme un véritable affront. Il les aiguisait avec application, en préambule de l'« opération filetage ». L'angle du tranchant à

vingt-cinq degrés ne pardonnait aucun écart. La perfection atteinte, les carpes coriaces se retrouvaient en un clin d'œil découpées en délicatesses dociles. Un poulet de l'ère moderne pouvait subir le même sort. Bêtes à plumes et à nageoires transformées en poésie pour l'estomac. Il suffisait de demander à Dong Ru de raconter ses voyages auprès de Deng Xiaoping pour se rendre compte que même la plus ardente des nostalgies ne viendrait pas émousser la lame de son couteau. Le soir, il se confiait à Maude Bastien, qui traînait souvent près du train.

— Quelle époque, si vous saviez ! Il mangeait peu, si peu. Parfois je me sentais inutile. Plus il était tracassé et moins il mangeait. Mais il buvait beaucoup de thé, du thé et encore du thé, peut-être à cause de son âge avancé. Avec lui, j'ai traversé le pays, le monde entier, enfin presque. Nous emportions presque tout dans nos valises diplomatiques. Il n'aimait pas le caviar que les Soviétiques s'entêtaient à mettre partout. Le noir lui coupait l'appétit. Alors, après tous ces festins auxquels il touchait à peine, le soir, j'allumais les fourneaux et je rougissais les chaudrons. Vous savez, on reconnaît un peuple à ses casseroles. Moi, je plains les Russes et les Occidentaux ! Et ne me parlez pas de la cuisine française, tout y est bouilli, négligé, ensaucé. Le feu doit toujours être intense, vif. Je suis de la vieille école, je saisis, je ne mijote pas, sinon dans ma tête !

Maude Bastien, qui avait pourtant longtemps fréquenté les cuisines françaises, manifestait un intérêt poli envers ces préoccupations d'intendance et butinait dans les

champs, appareil en bandoulière, sous l'œil des gardes amorphes, victimes de trop de victoires et de défaites honorables. Ce petit monde fondu dans l'immobilité la ravissait. Il est des gares qui respirent le voyage et d'autres qui soupirent. Celle de Jin Chung était différente de toutes celles qu'elle avait croisées. Elle s'était totalement affranchie du rail. Une gare qui n'était plus une gare, mais un havre que la steppe avait ravi au train.

— On dirait que votre viseur est une fenêtre sur un autre monde. J'admire votre passion, lui confia le commissaire Ho par un bel après-midi sous le soleil.

— Oui, en effet, j'aime bien cette idée de fenêtre. Mais vous savez ce qui m'intéresse, avant les contours et les contrastes : c'est l'instant qui n'est plus, qui s'évapore. Une fenêtre, oui, Monsieur Ho, mais qui peut se refermer à tout instant.

— Moi aussi, chère madame, j'étudie certains contrastes. D'autres contrastes, d'autres fenêtres, certes, et je ne vous cacherais pas que la superposition y est parfois généreuse.

Le recenseur et la photographe discutèrent ainsi une bonne partie de l'après-midi, au gré de la traduction incertaine du guide de Maude Bastien. Peu importe, quand deux fenêtres donnent sur un même paysage, n'est-il pas normal qu'elles échangent un peu d'une même lumière ?

Wei Bei, de son côté, faisait les cent pas sous l'œil fouineur du cochon Da qui le suivait pour avaler les mégots dont il raffolait. L'assistant de Monsieur Ho crapotait ses toutes

dernières munitions de nicotine. Ça fume, les jeunes hommes épris de femmes matures et inaccessibles. Il ne lui restait plus que dix cigarettes. Autrement dit, moins de deux heures de combustion. Comment allait-il faire pour monter la garde contre ses angoisses amoureuses ? Il n'aurait guère d'autre choix que de rouler de la feuille brute tout juste coupée, ce truc âcre qu'ils osaient ici appeler du tabac. Une panne, oui c'était bien une panne sèche.

Quelques longs jours d'attente plus tard, le nouveau carrosse du commissaire Ho était prêt. Une embarcation ou une invention accidentelle, on ne savait trop, tant la machine paraissait bizarre : un assemblage bringueballant de soudures douteuses et de bouts de ferraille rouillée recouvert de quelques planches. Pour un rien, un mot imprudent, un geste de trop, on passait au travers du plancher. Mue par un pédalier de vélo, la voiturette de Jin Chung reposait sur des jantes sans pneu, à vif, emboîtées sur le rail. Pas de grande chevauchée en perspective. Mais, surprise ! la machine fonctionnait tout de même, en branlant et en hoquetant. Pour fabriquer un truc pareil, il fallait ou bien s'ennuyer terriblement ou bien avoir une grande foi envers le dieu de la locomotion. Le premier tour de pédale commandant à tous les autres fut le plus dur. Après, la démultiplication et les râles d'effort firent leur travail. Ils partirent ainsi par un beau matin, non sans avoir murmuré quelques prières.



Chaque secousse du châssis, chaque craquement du bois pourri et chaque grincement du métal usé criaient une même misère. Il est des œuvres, demandant toujours une dernière retouche, qui n'atteindront jamais la perfection. La vitesse de croisière du véhicule frôlait en terrain plat un vertigineux douze kilomètres à l'heure et, dans les faux plats, elle peinait à frôler les cinq. L'aspect le plus problématique de l'épopée fut les descentes. Sans freins, l'équipage était peu ouvert aux dénivellations, ou même aux pentes douces. La tenue de route, ou plutôt la tenue de rail, demeurait encore au stade d'essais et d'erreurs. Comme tout bon chef de gare, Jin Chung n'avait pas l'intention de dérailler. Pour freiner son engin, il laissait traîner derrière, sur les traverses de la voie ferrée, un vieux pneu attaché au bout d'une corde, sorte de parachute en caoutchouc dont l'efficacité laissait perplexe. Monsieur Ho se tenait sagement cramponné à côté de Jin Chung en souhaitant qu'ils ne rencontrent que du plat. Un vœu mal exaucé, d'autant plus que le frottement venait juste d'avoir raison de la corde famélique qui attachait le pneu. Ajoutez à cela une pente ambitieuse, le poids d'un passager, quelques bagages, et Jin Chung allait battre son propre record de vitesse. Trente kilomètres-heure à la frontière de la rupture, de toutes les ruptures.

Le véhicule ralentit enfin et les deux hommes purent respirer avant d'entreprendre, sans mot dire, de retourner à pied en haut de

la côte chercher le frein improvisé qu'ils avaient perdu. Terminer sa course dans la prairie n'aurait pas été un problème en soi, puisque cette dernière était immense et dénuée d'obstacles. Le problème aurait été de quitter les rails, roues en l'air. Il valait mieux ne pas trop y penser. Ils firent une pause, le temps pour Jin Chung de se rouler une cigarette et pour Monsieur Ho de déambuler en s'étirant, ils pourraient ensuite repartir pour aller voir au bout de l'horizon s'ils y étaient.

Comme le font les enfants, Monsieur Ho sautait de traverse en traverse par-dessus des ravins de cailloux. Il tentait, dans un exercice dérisoire, de faire surgir une empreinte, un signe, d'ouvrir une malle vieille de quarante ans...

Pourquoi à l'époque de Mao avait-on dépêché du matériel et des hommes ici ? Pour aller où et au nom de quel avenir ? Invasion du pays voisin, exportation de doctrine, échanges commerciaux ou ouverture du continent ? Autant de questions désespérément orphelines. D'autres itinéraires ferroviaires, plus officiels, étaient dûment cadastrés en traits gras, mais cette ligne n'en croisait aucune autre. Un trait fragile, hésitant, sans motifs et sans identité... Et si la seule raison de la présence de ces rails avait été de briser les supposés ennemis de la révolution ? Une machine se nourrissant des pauvres hommes qui l'avaient construite dans une échappée macabre, un microcosme de la bêtise humaine avec la mort au bout.



Le pilote préposé au frein et le copilote préposé à la surveillance de la solidité de la machine reprirent leur poste. Quelques poussées plus tard, l'assemblage insolite avalait de nouveau les kilomètres. La vitesse lente, très lente, de l'expédition permettait à Ho d'examiner minutieusement ce trop-plein d'espace qui, bizarrement, au bout d'un moment, se transformait en géographie euphorisante et finissait par vous apprivoiser. Mais l'effort le rappelait vite à la réalité. Monsieur Ho remplaça son acolyte le temps de faire quelques tours de pédales. Lui qui n'avait jamais conduit une voiture de sa vie, voilà qu'il pilotait une loco-quelque-chose dans une mer herbeuse. Il avait autant l'impression de flotter que de rouler.

— Avez-vous déjà pensé à quitter cet endroit? demanda Ho à son compagnon de voyage.

— Pour aller où? Où tous les autres vont? Non merci! J'ai du mal à comprendre que tant de monde puisse cohabiter, du mal à croire que les gens se marchent les uns sur les autres sans en souffrir. Ici, mon plus proche voisin est à quatre éternités de distance et nous n'avons pas de grands pieds. Et là-bas, à la ville, ils ont quoi de plus, selon vous?

— Une gare, peut-être. Elle n'a peut-être pas la même forme que la vôtre. On a tous une gare en soi, vous savez... Enfin, je m'avance peut-être trop sur ce point.

— Vous, commissaire, avez-vous aussi une gare dans votre tête ?

— Oui, je crois. Une gare, mais aussi une prison, et une rangée d'arbres de quatre mille kilomètres.

— Quatre mille kilomètres ? Dites, elle est bien vaste, votre forêt, je devine qu'il y a encore de la politique là-dessous. La nature n'aurait jamais pensé à une chose pareille. Elle est étonnante, votre tête, mais je préfère habiter la mienne.

— Permettez-moi de vous retourner le compliment.

— C'est la première fois que vous montez sur un tel engin, je suppose ? C'est Orgo qui m'a procuré la plupart des pièces. Comment le trouvez-vous ? Ho n'était pas un spécialiste des loco-quelques-choses. Ses habiletés mécaniques se limitaient à la réparation de la chaîne de son vélo. Aussi, il se prononça avec toute la crédibilité qu'il put feindre.

— C'est bien. En tout cas, ça a l'air de fonctionner.

— Croyez-vous que mon invention pourrait trouver preneur ?

— À part vous, non. La tendance est au goudron, pas aux traverses.

— Oui, mais l'administration des chemins de fer pourrait s'en servir comme véhicule d'inspection.

— Soumettez-leur, alors !

— Voyez-vous, je ne sais pas très bien écrire.

— Quand nous serons rentrés, vous demanderez à mon secrétaire, il se fera un plaisir de rédiger la lettre pour présenter votre...

— Machin ! Allez, n'ayez pas peur des mots. Un machin !

Alors Jin Chung trouva un reste de mollet valide et se mit à pédaler de plus belle sur son... machin. Le vent contraire n'avait en rien entamé sa progression, puisqu'il avait depuis quelques kilomètres déjà dépassé outrageusement les limites de sa juridiction.

— À partir de maintenant, je ne suis plus en service. Ce district ne me concerne plus. Maintenant je suis un touriste, comme ceux qui se promènent sans but. Ah ! Je suis un touriste !

— Nous sommes deux.

— Pensez-vous que nous serons punis, commissaire ?

— La saison des punitions est terminée. Ne vous en faites pas, même si parfois les derniers orages sont les plus inquiétants.

— Non ? Alors vous pédalerez et moi, je rêvasserai, plaisanta Jin Chung.

Un choc sourd mit fin à leur cabotinage de touristes évadés et les rappela à l'ordre. Le temps de regarder sous eux et il était déjà trop tard, l'engin ne roulait plus sur aucun rail. Ni l'un ni l'autre n'avait aperçu la brusque cassure sur la voie. Le chemin de fer s'arrêtait là, malgré tout en douceur, sans bris, sur un matelas d'herbe. Un déraillement feutré.

Une centaine de mètres plus loin, les rails recommençaient. Pourquoi des segments entiers manquaient-ils à la ligne ? Après avoir rallié le prochain tronçon en poussant la machine sur l'herbe, ils vécurent à nouveau la même mésaventure un peu plus loin, la surprise et le déraillement en moins. Ce parcours chaotique se répéta ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. Y avait-il un message subliminal, un code secret dans cette alternance de rails en pointillé et de tronçons éparpillés ? Les extraterrestres qui visitaient les champs de blé d'Europe en couchant les épis pour former un tracé crypté avaient-ils jeté leur dévolu sur un nouveau médium ? On peut dire beaucoup de choses avec des segments de rails, et, pourquoi pas, épeler du morse ?

La vérité, platement terrestre, était que des trafiquants s'étaient lancés dans la démolition de voies ferrées abandonnées pour revendre le métal et utiliser les traverses de bois comme combustible. Ça et là, ils avaient prélevé, probablement plus hésitants que fiévreux, un peu au hasard et au prix de douloureux efforts, leur très lourd butin. Ils s'y essayèrent quelques fois, mais le plaisir de libérer la terre de ses maillages d'acier s'éteignait bien vite sous l'ampleur de la tâche. Le métal, trop compliqué à fondre, se vendait mal, et le bois des traverses, imbibé d'huile créosotée pour éviter qu'elles ne pourrissent, n'offrait qu'une combustion incommode et toxique. C'était certainement une des pires idées commerciales qui pouvait être. La revente, quand elle avait lieu, ne couvrait même pas le coût des efforts fournis pour rassembler le matériel. Il fallait quatre chevaux pour tirer dix mètres de rail et

trois jours pour les livrer, sans compter la présence de la police aux aguets. Non, rien d'extraterrestre dans tout cela, que les dures réalités du marché à plusieurs centaines de kilomètres de la fonderie la plus proche.



Les deux profanateurs de mottes d'herbe installèrent un campement dont la nuit n'aurait fait qu'une bouchée.

— Dites-moi, allez-vous vous marier quand nous serons de retour ? demanda Monsieur Ho à Jin Chung.

— Voyez-vous, je n'ai cessé d'y penser pendant la journée. Ce voyage vient à point nommé. Il permet de réfléchir. Une femme et cent moutons, c'est beaucoup de monde. Je me demande si ma solitude va pouvoir contenir tout ça.

Ce que Jin Chung voulait dire, c'est que l'on peut faire entrer beaucoup de choses dans sa solitude, peut-être même l'univers entier, mais pas forcément une vie avec une épouse.

— Je voulais vous demander : d'où viennent ces lumières qui taquinent sans cesse notre œil à la nuit tombée ?

— J'étais certain que vous me poseriez la question. Mais je n'ai pas de réponse satisfaisante à vous donner, si bizarre que cela puisse paraître. Alors je préfère me taire.

— Mais parlez tout de même !

— Ce que je sais, c'est que je les ai toujours vues. Elles obsédaient mon père. Elles le rendaient fou. Alors, il buvait l'alcool frelaté qu'il distillait lui-même avec des épluchures de tout de qui s'épluche. Mon père épluchait sa vie, en croûtes épaisses. Lorsque ma mère est morte d'une maladie secrète, mon père s'est mis à éplucher encore plus. Quand il était ivre, il criait des gros mots en direction des lumières. Il disait que c'étaient ses ancêtres qui le narguaient. Il s'inventait des ancêtres, vous savez. L'alcool, ça vous donne les ambitions d'un autre, alors je me fâchais parce que ses faux ancêtres, c'étaient aussi les miens, forcément. À entendre des bêtises dans la nuit, les vrais ancêtres finiraient par se mettre en colère. Mon père voulait éteindre les lumières, mais il avait déjà du mal à éteindre la lampe à pétrole. Et puis un jour, plus de père aux épluchures... Mais les lumières sont toujours là.

Ho n'avait jamais vu les épluchures sous cet angle-là, il laissa continuer le pilote de la draisine.

— Ici, la sagesse, c'est de ne pas savoir. Et puis je ne veux pas attraper cette maladie de l'information que vous avez tous en ville. Je ne m'interroge pas sur la Lune qui me regarde tous les soirs, ni sur ce qu'il y a au-delà des couchers de soleil. Est-ce si regrettable? Personne ne me pose de questions non plus et, pourtant, qui sait si je ne suis pas une lumière pour quelqu'un d'autre, quelque part. Nous le sommes tous. Ici, personne n'est curieux, sauf peut-être le vent. D'ailleurs, il est en train de nous écouter.

— Toute chose a une origine. On ne brille pas dans le noir sans raison. Les phares d'un camion, une ampoule, du suif, un feu de camp, des extraterrestres, tiens ! La logique peut supporter un peu de magie, mais la magie ne résiste pas à la logique.

— Si vous le dites, commissaire Ho. Alors, au lieu de me demander ce que je sais, demandez-moi plutôt ce que je ne sais pas. J'aurais alors beaucoup plus à ne pas vous dire.

— Effectivement, vous ne m'apprendrez rien. Vous êtes peut-être, au fond, un moine solitaire, votre gare ressemble d'ailleurs plus à un temple qu'à une gare. Dormez sur ce questionnement, Jin Chung, le matin vous apportera peut-être la réponse, à moins que le vent ne vous la souffle entre les deux oreilles cette nuit.

Le chef de gare en proie à ses questionnements mystiques en profita pour tirer la mince couverture sur ses épaules et il se tourna sur le côté pour remiser sa carcasse fatiguée. Ce fut sa réponse la plus éloquente. Le commissaire Ho étouffa la lampe à mèche. Lequel des deux ronfla le premier, on ne le sut pas. Un son guttural, sur le mode binaire de l'inspire et de l'expire, tenait lieu de métronome. L'armée du grand khan, lorsqu'elle n'était pas en selle, devait-elle aussi faire vibrer ainsi la voûte céleste. Toute une armée ronflante chatouillant la Lune. On intime aux soldats de ne pas marcher au pas sur les ponts, de peur que ceux-ci ne s'écroulent. On aurait dû prendre une semblable précaution pour que la nuit ne

se désagrège pas. Un ciel craquelé par une nuit de ronflements augure toujours de mauvais matins.

Les hommes et le matériel avaient mal dormi.

À force d'avoir été malmenée, la chaîne du pédalier se cassa net. Rien aux alentours pour réparer le bricolage de Jin Chung. Leur moyen de transport n'était plus qu'un rafiot sur une mer d'huile. Vent nul, calme plat. Ils n'avaient d'autre choix que de continuer à pied, l'humeur en berne, dans une direction inconnue, sans motif ni secours, même pas celui d'une boussole folle dont l'aiguille flotterait à la dérive dans une recherche frénétique du nord. Ici, tout semblait pointer vers le nord, vers rien du tout.

C'était la première fois que le commissaire Ho marchait ainsi sans connaître ni la raison de son voyage ni la direction qu'il devait prendre. Ils avançaient dans l'inconnu, tête baissée. Une soudaine bourrasque de vent gorgée de pluie les contraignit à s'asseoir un instant dans l'herbe. Les colères d'avril étaient intenses et imprévisibles. Puis, ayant tout dit de sa furie, le vent caractériel se retira avec la promesse d'un retour prochain.

— Monsieur le commissaire, je crois que nous devrions faire demi-tour, soupira Jin Chung.

— Marchons encore un peu, j'ai le sentiment que nous ne sommes plus très loin.

— Plus très loin de quoi, commissaire ?

— Plus très loin du début. Ou de ce qui peut ressembler à un début.

L'intuition du commissaire ne rassurait en rien le chef de gare, ses certitudes encore moins.

— Vous voulez dire le début de la fin, commissaire ?

La fin de la voie ne semblait pas exister. À chaque pas, elle s'échappait un peu plus, indomptable et illogique. Le mystère ne fit que grandir quand les deux hommes atteignirent un tronçon dont la construction les intrigua. Les rails étaient posés à même la terre nue, sans traverses de bois pour les soutenir. Cette voie inachevée était inutilisable. Aucun train, si léger fût-il, n'aurait pu l'emprunter. Décidément, leur voyage fournissait de l'incohérence et des énigmes à foison. Malgré l'insistance de Jin Chung, Ho ne pouvait se résoudre à abandonner. Puis, à quelques centaines de mètres de là, le chef de gare aperçut des formes humaines. Il leur fit signe de la main.

— Ils doivent nous prendre pour des inspecteurs de l'État, ou alors pour des touristes. Ils sont sur leurs gardes, avertit Jin Chung.

— Peut-être bien. Dans un cas comme dans l'autre, ils n'auraient pas tort. Allons voir.

En éclaireurs courtois et prudents, les deux voyageurs déraillés s'approchèrent lentement des trois cavaliers, comme des invités hésitant à fouler le perron d'une demeure. Deux cents mètres les séparaient à peine des hommes à cheval. Une distance sans doute trop courte, puisque les mains qui tenaient les brides s'agitèrent vivement. Un coup de talon dans les

flancs des montures et, dans un éclair, les statues de marbre déguerpirent dans la plaine.

On ne pouvait pas vraiment s'enfuir dans cet endroit, songea Monsieur Ho, on ne faisait que s'engouffrer dans une autre partie du même vide. Il resta perplexe devant cet accueil de talons tournés. Avait-il vraiment nourri l'espoir qu'on vienne le saluer? Les nomades étaient assez frileux en ce qui avait trait au voisinage avec les gens du Sud. Cette arrogance des Han qui prétendaient que toute vérité passe par l'assimilation, cette obsession de la chose politique, plusieurs décennies d'une urgence qui ne leur avait jamais appartenu, c'était assez pour garder ses distances. Ils s'étaient très bien habitués aux touristes venant souvent des villes du littoral ou de plus loin encore. Ils restaient là et le monde venait à eux. Mais ils se tenaient aux abords de la méfiance dès que le visiteur portait un costume. Ho n'avait pas besoin de s'annoncer. La steppe entière savait de rumeur éolienne ou de langue colporteuse qu'un honorable patron du grand recensement promenait dans des parages trop majestueux pour lui ses ambitions administratives. Aucun danger cependant, l'homme n'était que de passage. Mais les nomades refusaient de se soumettre aussi facilement à un inventaire inutile. Ho n'aurait sans doute d'autre choix que de s'en remettre aux chiffres des autorités locales.

Le territoire était impossible à couvrir, le nomadisme décuplait la distance. Le cœur noyé par la déception, Ho comprit qu'il valait peut-être mieux faire demi-tour sans avoir atteint le but qu'il s'était fixé. Mais une partie

de lui tourna les pieds vers le sud tandis qu'une autre restait fixée sur le mystère du nord. Qui, de ses pieds entre les rails ou de son regard accroché à l'immensité, gagnerait la bataille et lui ferait quitter un endroit où se dissimulait une réponse qu'il brûlait de connaître ? Au-delà de la soif existentielle, il y avait cependant la survie la plus élémentaire. Il tourna les talons.



Au bout de deux heures de patience et d'obstination, Jin Chung parvint enfin à raccourcir la chaîne autour du pédalier de son engin. Un regain de vie, pour peu que les maillons fatigués tiennent bon. Le retour s'annonçait plus facile avec le vent de dos. À chaque coup de pédale, ils avalaient une bonne dizaine de mètres. Cependant, il ventait si fort qu'il était impossible de rester debout sur la plateforme. On dit souvent que les abords d'un cyclone présentent une turbulence sans égale, mais c'est sans compter les violentes lamentations des steppes qui déboulaient en milliers de vagues conquérantes sur leur frêle esquif. La progression devint impossible et, dès que les deux hommes descendirent de la plateforme, l'embarcation, privée du moindre lest, chavira sur le flanc, ses roues tournant dans le vide. Ils devaient attendre une accalmie.

Sans nourriture, à des centaines de kilomètres de la gare, ils couraient à leur perte. Jin Chung s'inquiétait. Il savait en outre que la pugnacité des tempêtes printanières pouvait tuer les animaux au cuir épais. Il ruminait,

appréhendant le pire. Mourir là, comme ça, à la merci du vent, ne lui souriait guère. Que deviendrait son cochon ? Des bonnes âmes s'en occuperaient, certes, mais de quelle façon ? Finirait-il en sauté ? Et puis quelle légende pourrait bien naître de la découverte de cet homme tiré à quatre épingles, mort égaré sous un ciel pesant ?

Ho essayait de s'amarrer à l'espoir. Les probabilités voulaient que le fils ne meure pas au même endroit que le père. Une répétition de ce funeste destin tiendrait du grotesque. Le commissaire était bien décidé à ne pas périr ici. Devoir de mémoire pour son père et devoir d'avenir pour sa fille. Il regarda sa montre pour calculer l'heure qu'il était à Paris, pour élucider le décalage horaire entre la France et la Mongolie intérieure, entre elle et lui, puis entre elle et son grand-père disparu quelque part aux alentours. Il vit des quantités d'horloges tourbillonner dans la bourrasque puis ferma les yeux au son de tic-tac frénétiques.

À qui trouvera ce carnet

Au cours de ma vie, j'ai très souvent baissé la tête dans un geste de soumission. Quand, face au pouvoir, mes yeux n'avaient le droit que de dévisager le sol. Aujourd'hui, c'est l'autorité du vent qui me contraint à courber l'échine. Lui tiendrai-je tête en refusant de mourir ici ? Moi qui d'un regard aurais aimé unir la génération perdue de mon père et celle, promiseuse, de ma fille, moi qui aurais aimé orchestrer la rencontre d'un grand-père et de sa petite-fille, me voilà désormais un bien frêle trait d'union, tapi sur le sol. Ma famille a déjà payé un lourd tribut à ces plaines. Il n'est pas question que Lin Na devienne orpheline. Mais si le vent devait m'emporter et que quelqu'un trouve ce carnet, alors qu'il le garde et le fasse parvenir à ma femme. Si personne ne le trouve, alors je souhaite qu'il s'envole et que ses pages, gonflées par un vent meurtrier, balaient dans leur colère immense les responsables du malheur de la Chine.

Les hennissements d'un cheval sonnèrent le retour de Monsieur Ho dans le monde des vivants. Les horloges s'étaient envolées. Devant eux se tenait le trio de cavaliers peu loquaces de tout à l'heure. Ils s'étaient sans doute ravisés quant à leur sens de l'hospitalité.

— Ils sont un peu bourrus avec les fonctionnaires de Pékin, surtout les commissaires, mais si vous êtes dans le besoin, ils sacrifieront un mouton pour vous, lui glissa Jin Chung, blotti derrière leur véhicule renversé.

— Et les fonctionnaires dans le besoin de savoir ?

— Ah oui, j'oublie toujours que, pour vous, les informations sont plus importantes que le lait de chèvre. Suivons-les avant qu'ils ne changent d'avis. Et allez-y doucement avec vos questions, commissaire.

Le campement n'était pas très loin, juste derrière une fausse dune, à portée d'espoir. Si bien caché ou si bien peint dans l'immensité qu'on le devinait à peine. Quatre tentes à la membrane fragile déposées au hasard, sans souci d'y mettre un drapeau. Les bergers invitèrent les deux rescapés dans leur yourte. À l'intérieur, c'était à la fois grand et petit. Un peu de chaleur et beaucoup de réconfort dans un cocon endormi, traversé de pénombre et réchauffé par un feu de bouse de vache séchée. Une forte odeur de mouton mouillé montait d'une marmite posée sur le feu. Pour

les bergers à la merci de l'univers entier, la yourte constituait un refuge, une accalmie en forme de cercle où venaient mourir les bourrasques. Au printemps, il leur arrivait assez souvent de venir en aide aux quidams désorientés, aux touristes en voyage organisé ou désorganisé en quête de folklore instantané, impatients de pénétrer le cœur des légendes, et qui avaient souvent tendance à oublier la dure réalité des grandes étendues, le danger du vide et la rage du vent. Ces explorateurs un peu mystiques protégés par le dieu du Gore-Tex et par des fermetures Éclair à toute épreuve faisaient assez vite une indigestion d'un excès de rien. Les nomades savaient que Monsieur Ho, même s'il était tombé dans le même piège, n'appartenait pas à cette catégorie. Et puis son costume, aussi chic soit-il, n'était pas du tout approprié pour une balade en Mongolie intérieure.

Jin Chung mit à profit ses talents d'interprète.

— Le commissaire voudrait savoir où va cette voie.

— On se pose la même question depuis très longtemps. La route de métal a été posée pour couper la steppe comme une clôture au ras de la terre. Elle n'a aucune raison d'être. Elle est là pour nous dire, à nous, nomades, que cette terre ne nous appartient plus. Seulement pour ça. Si vous êtes vraiment un commissaire, vous devriez le savoir, car la route de fer vient de Pékin, comme vous. C'est nous qui devrions vous poser cette question.

Les nomades aux nez plats et aux yeux enfoncés ne voulaient manifestement pas remuer le passé. Par miracle, un plat de ragoût de mouton glissé sous le nez des étrangers coupa court à la discussion, devenue dangereusement politique. Les ragoûts se sont toujours bien moqués de la politique comme du reste. Tout le reste, sauf du sel.



On dut bien fournir quelques explications aux bergers. Jin Chung raconta qu'il était prêt à épouser la fille d'Orgo. À ces mots, les yeux des nomades s'illuminèrent. Sans doute le vieux marchand leur avait-il refilé par le passé quelques babioles de Pékin. Il évoqua leur mésaventure dans les bras d'Éole, l'ébouriffant chemin du retour et leur vol plané. Les bergers écoutèrent en silence le récit de ces deux cosmonautes des plaines trahis par leur fusée sur rails. Ils semblèrent apprécier et, après qu'ils eurent bu ensemble quelques tasses de lait de chèvre tiède, leur proposèrent de rester dormir dans leur yourte.

Deux heures suffirent amplement aux cosmonautes pour regagner leur site de lancement. Leur vaisseau miraculé fonctionnait toujours, et Jin Chung le remit sur les rails. Ils purent repartir, en espérant que le vent les laisserait tranquilles cette fois.

— Accrochez-vous, commissaire ! cria le chef de gare.

— Je ne fais que ça, m'accrocher ! répondait le commissaire blêmissant.

Monsieur Ho s'accrocha ainsi longtemps, la tête traversée de visions de moutons mouillés, d'horloges, de père perdu dans les nuages, d'une fille qui, à cet instant, sirotait peut-être un diabolo menthe à l'ombre de la tour Eiffel tandis que lui essayait tant bien que mal de digérer le lait de chèvre. Il était parvenu au bout de la voie, certes, mais pas au bout de son questionnement.



Boum ! Le périple de retour des aventuriers se termina par un boum sourd lorsque leur véhicule s'immobilisa enfin contre la calandre de la locomotive de Deng Xiaoping. Le pas chavirant et la tête prise de vertige, ils regagnèrent chacun leur quartier sans s'attarder. Non sans s'être d'abord salués, l'un renoua avec sa gare vide et l'autre, avec son train en panne.

— Allez, à plus tard, commissaire, je vais me reposer. J'espère que vous trouverez sur votre chemin les réponses que vous cherchez.

— Merci à vous, Jin Chung. Sachez que votre silence m'en a appris plus que vous ne le pensez.

De retour à la case départ avec un train toujours aussi désespérément immobile, Monsieur Ho avait eu tout le temps nécessaire pour peser le pour et le contre de son aller-retour dans les plaines. Pour Jin Chung restait la question du mariage. Orgo avait eu vent du retour des voyageurs et les attendait depuis la veille sur le quai de la gare.

Le père de la promesse jubilait, tirant généreusement sur ses moustaches, signe d'une profonde satisfaction chez lui. Il avait très certainement gagné là l'un des combats les plus difficiles de sa longue carrière de trafiquant, passée à corrompre des fonctionnaires, à franchir les lignes, à s'infiltrer dans les zones fermées et à ignorer les couvre-feux. Le chef de gare s'était montré plus têtu que tous les sergents sans scrupules qu'il avait connus, et ils étaient nombreux. Orgo ne savait comment remercier cet intrigant commissaire de son aide providentielle. À moins que... Le commissaire Ho cherchait des réponses, peut-être le vieux porteur de mémoire en possédait-il dans son vaste inventaire ? Il vérifierait, plus tard. D'abord, il fallait organiser un mariage.



En deux jours, tout était prêt, l'épouse costumée, la famille et les invités lavés, et le troupeau en désordre brossé pour l'occasion. On vit même une yourte sortir de terre en une nuit, juste à côté de la petite gare. Les origines différentes des promis commandaient la tenue de deux cérémonies distinctes. Monsieur Ho, que l'on considéra comme dûment assermenté, tint les rênes de la cérémonie civile, non sans une certaine fébrilité. C'était la première fois qu'on lui demandait d'unir deux personnes, lui pour qui chaque Chinois comptait pour un. Après de brèves paroles tout administratives et dépouillées du bréviaire pourtant riche de l'amour, il laissa le champ libre à l'autre cérémonie, plus festive.

Dans la droite lignée des traditions mongoles, la fête dura pas moins de deux jours bercés de chants, de prières fredonnées et de théâtralité folklorique. Et encore, il s'agissait de la version courte. Traditionnellement, cet événement était une occasion de célébrer une semaine durant les origines sacrées des époux en rendant hommage à tous les enfants du vent. Du tout premier préparatif de la jeune mariée jusqu'au chant final, où le voile tombait sur la yourte des jeunes époux, tout ne fut que gestes et hommages aux disparus dans un flot ininterrompu de noms et de destins oubliés. Un mariage comme un voyage dans le temps.

Eu égard aux traditions de sa promesse, Jin Chung dut entrer dans la valse des rituels. En élève docile, il alla frapper à la yourte de la belle, qui demanda à cet inconnu de lui prouver sa bonne foi en le faisant patienter plus d'une heure. La confiance acquise, elle ouvrit alors la porte et dévoila enfin son visage au jeune homme. La jeune fille était transformée, méconnaissable, une apparition ! Elle portait la robe traditionnelle des promesses mongoles, faite de velours rouge, couverte d'une fine écriture en broderie dorée. On ne regardait pas sa robe, on la lisait. Une couture surmontait une légende, une anecdote croisait un revers de colerette. Sur sa tête reposait une coiffe d'où pleuvaient des perles dans une averse douce et heureuse.

Jin Chung, lui, portait une vieille veste ayant appartenu à son père, un peu juste aux manches, et dont les nombreuses reprises formaient davantage un emballage de fortune

qu'un habit de grande occasion. On ne lisait malheureusement rien sur lui, ou alors c'était très mal écrit. Son pantalon usé, trop court, comme ceux des Han, n'avait rien à dire non plus. Le fil de sa mémoire avait été élimé par plusieurs générations de buveurs d'épluchures. On ne lui avait rien transmis. Par chance, il avait les gènes réfractaires à l'alcool. Un mariage comme un roman qui s'écrit.



Les dernières lanternes commençaient à vaciller, tout comme les convives. Monsieur Ho, heureux mais fatigué, prit un peu de distance et s'enfonça dans la nuit épaisse, emmitouflé dans une couverture de laine. Les oreilles encore réchauffées par la chorale, la bouche réveillée par le thé salé et le lait de brebis, il respirait à grandes bouffées l'air vivifiant, gracieuseté d'un printemps timide. Cette nuit lourde et glacée, son père avait dû tant la connaître, tant la grelotter, tant la tousser en pensant finir ses jours dans un tombeau de givre.

Ho se sentait coupable d'être un commissaire d'État. Coupable d'avoir un train pour lui seul et des cravates taillées dans la soie rare, des invitations à des banquets, des courbettes de maître d'hôtel et des draps frais tous les soirs. Lourd sentiment que celui d'avoir raflé le bonheur que les autres n'ont pas eu.

Monsieur Ho regardait les lumières dans la plaine. Il ne s'expliquait toujours pas l'origine de ces yeux trop faibles pour chatouiller

l'obscurité, semblables à ceux des bergers endormis dans l'attente de l'aube. Déterminé à percer le mystère des lueurs qui avait hanté le père de Jin Chung, il resta figé en silence dans un noir d'encre, fixant du regard ces étoiles tombées pleurant leur lumière. Des bruits de pas le réveillèrent de sa torpeur. Le vieil Orgo venait le rejoindre sous la couverture de la nuit.

— Ils sont là, commissaire.

— Qui donc ?

— Eux. Les prisonniers.

— Mais il n'y a plus de camp de prisonniers depuis longtemps !

— Vous êtes un homme trop sérieux, commissaire. Laissez-moi vous raconter : j'étais jeune, nous l'étions tous. Il y a des années, le bureau politique m'avait enrôlé sans que j'aie eu un mot à dire. Notre avis ne comptait pas le moins du monde à cette époque. J'étais réquisitionné, comme ils disaient alors. Mon rôle se limitait à approvisionner un camp de prisonniers. De la viande pleine de nerfs, du tabac sec et du riz pour les cadres et les gardiens, de la farine moisie pour les détenus. Une abominable farine mélangée à de la graisse puante qu'ils faisaient bouillir, quand ils avaient de quoi faire un feu. À chacun des ravitaillements, je ne m'attardais pas, de peur qu'ils ne m'enchaînent aussi. Je déchargeais mon butin, puis je repartais en vitesse... Je me souviens que les hommes qu'on avait entassés là-bas étaient d'une tristesse impossible à décrire. Des squelettes ou des fantômes, je ne sais plus. Les pauvres me regardaient partir

sur mon cheval en me suppliant en silence de les emmener. Alors je baissais les yeux pour ne pas croiser leur regard, de peur d'être aspiré, moi aussi, par le désespoir. Et je fuyais, sans me retourner. Le chef du camp, le monstre de service, ordonnait à tous de ne jamais se retourner, sans doute pour se laisser le loisir d'exécuter qui bon lui semblait d'une balle dans la nuque. Il n'y a rien de plus injuste que de mourir sans voir venir sa fin. Une détonation et plus rien. Si, à titre de ravitailleur, je n'avais pas été d'une utilité vitale pour le camp, le monstre m'aurait accordé les mêmes grâces avec son pistolet. L'envie ne lui manquait pas. Les hommes dépérissaient vite à ce régime-là. On les enterrait, les recouvrant à peine d'un linceul de terre. Au début, la réserve de condamnés était presque inépuisable. Il en arrivait toujours de nouveaux, du sud, de l'est, de l'ouest, du nord, par wagons entiers. En fait, les esclaves étaient plus faciles à trouver que le matériel. Surtout le bois, de plus en plus rare. Il manquait toujours des traverses pour soutenir les rails alors que l'obsession du chef de camp était d'avancer les travaux. D'avancer coûte que coûte, même au prix de la vie, bien entendu. Plus vite, plus loin, le tyran n'avait pas encore atteint le bout de sa démente. Comme il y avait longtemps que le chantier était interrompu faute de matériaux, il a un jour décidé de remplacer les traverses de bois par les hommes qui n'avaient plus la force de travailler. Il a aligné des moribonds à distances régulières, puis a fait poser des rails sur leurs maigres corps. Certains rendaient leur dernier soupir sous le poids du fer. Un cri étouffé et c'était la

délivrance ! Tout le monde finit par y passer, y compris les gardiens, jusqu'au tout dernier. La couleur du sang, la rouille du métal, tous ces pauvres corps écrasés, dans une voie de fer et de chair. Quand tout le monde fut cloué au sol, le directeur du camp erra, seul dans la plaine, en consumant ce qui lui restait de folie. Nous n'avions qu'une envie : pousser nos montures, lances en avant, et l'empaler. Nous n'avons rien fait, rien. Nous avons laissé la plaine se charger de lui. Pendant quatre jours, il a craché ses démons contre le vent.

— Mon père est sans doute mort là-bas...

Monsieur Ho avait dit ces mots dans un souffle, comme un réflexe contre la détresse qui lui vrillait le cœur. C'était la première fois qu'il crachait son démon à lui. Il n'avait confié son secret ni à Madame Ho, ni à sa fille, seulement à son carnet. Et voilà qu'un marchand mongol qu'il connaissait à peine et qui avait, pendant plus d'un demi-siècle, transporté de l'espoir sur sa monture, venait recueillir sa confession : quatre décennies de mutisme d'un coup d'un seul.

Vouloir entendre ou ne pas vouloir entendre, telle était la question. Les confidences du vieil Orgo avaient transformé son interrogation béante en vive douleur. La disparition de son père et, du coup, du mythe de celui qui avait été emporté trop tôt, mystérieusement, cette chape de plomb recouvrant toute une époque venait d'être levée de ses épaules. Coupable du seul crime de penser, son père était mort dans la haine absolue, affamé, gelé, brisé, en construisant une voie-cimetière. Pour toute reconnaissance, on lui avait offert en

guise de sépulture l'anonymat, un bout de terre, un bout de ciel. Monsieur Ho connaissait le plus grand barrage du monde, il avait vu la plus longue forêt du monde, celle des planteurs d'arbres. Désormais, il n'oublierait jamais le plus long cimetière du monde.

Au mois d'avril mille neuf cent soixante-sept, alors que les cerisiers en fleurs répandaient une douceur trompeuse, alors que toute la famille Ho terminait les dernières miettes du repas, les Gardes rouges firent irruption par la cour arrière de l'immeuble. Ils étaient plus d'une vingtaine à crier dans un même étranglement de furie. Au premier coup sur la porte arrière, les parents du jeune Ho comprirent la nature de cette invasion. À deux reprises, ils avaient été visités par cette meute de chiens fous. Cette fois, cependant, ils étaient vraiment furieux. Le chef de cette terreur sur pattes ordonna à toute la famille Ho, la grand-mère, les deux enfants et les parents, de sortir dans la cour et de se tenir debout, tête penchée vers le sol. Un long silence. On remit le commandement de la section juvénile à un autre Garde rouge. Le jeune promu encore pétri d'adolescence faisait en quelque sorte son baptême de commandement. Les Gardes rouges, sans doute pour imiter les adultes, aimaient ajouter un peu de mise en scène à leurs interventions. Il prit donc le relais, mais avec une pitoyable maladresse. Sa voix nasillarde — pas assez de gorge, ni de thorax — tentait d'imposer son autorité. On aurait dit un oiseau engoncé dans un uniforme, piaillant à tue-tête. Chaque fois que le jeune commandant essayait de briser quelque objet avec le talon de ses bottes

toutes neuves de deux pointures trop grandes, il les perdait.

Fils d'un parvenu du palais, héritier de la propagande, le jeune avait emprunté les chaussures de son paternel, mais l'hérédité étant une chose incertaine, à son grand désavantage sans doute, il hérita du nez de son père et des pieds de sa mère. Même s'il avait eu soin de rembourrer le fond de ses grandes bottes avec des feuilles arrachées à des livres de poésie confisqués, elles restaient bien trop vastes. Ses camarades faisaient semblant de ne rien remarquer. L'oisillon rouge sortit de sa poche un acte d'accusation qu'il piailla tant bien que mal dans la cour.

— Professeur Ho, la grande tolérance du comité populaire à ton égard ne t'a pas fait réfléchir. Nous t'avons laissé beaucoup de temps pour que tu deviennes un bon fils du peuple, mais tu as continué à répandre tes idées. Tes écrits n'ont qu'une vocation : propager l'impérialisme. Tu es une pourriture infâme. Par conséquent, pour mieux te rééduquer, nous t'envoyons respirer l'air des chantiers. Et si tu veux vraiment écrire, il faudra que tu t'ouvres les veines pour trouver de l'encre.

Le jeune avait réussi son examen de passage. Ses camarades s'attardèrent sottement à le féliciter, oubliant même un instant la raison de leur débarquement brutal. Désormais, chez lui, la fierté et la bêtise pouvaient cohabiter sans la moindre gêne.

Après quoi, une pluie drue et féroce de coups de pied s'abattit sur le professeur Ho.

On l'emmena en le traînant par les mains, on le tira par les cheveux, toujours sous le regard pétrifié de sa famille, de son fils. Les Gardes rouges étaient passés maîtres dans l'art d'humilier, ils adoraient plus que tout piétiner l'honneur d'un homme, surtout devant sa femme et ses enfants. Le supplicé rampait comme une limace, cherchant désespérément un angle de pierre, un dessous de feuille pour y disparaître. À chaque descente, ils faisaient peine à voir, tous ces gens honorables qui se dévertébraient et pissaient leur trouille dans le caniveau. Dans ce ciel de coups, Ho père chercha le sol comme jamais il ne l'avait cherché. Ces adolescents fagotés en soldats d'occasion, à la sève boutonneuse, précoces dans leur pantalon et rapides à cogner, s'en donnèrent à cœur joie. Une infanterie d'idiots répandant la terreur. Ce soir-là, il y avait même parmi eux deux élèves du professeur Ho. La trahison à cette époque était l'herbe la plus grasse.

Tous les systèmes répressifs du monde savent que l'on ne fabrique pas des coupables dans le bois tendre. Les aveux trop faciles au bord des larmes, la voix rauque implorant la pitié, c'est du brin de paille. Le vrai butin est celui dont la conscience s'obstine à se croire innocente. Se croire innocent équivalait à s'individualiser. Le coupable, lui, s'abandonnait, de cœur et de raison, à la masse colérique. Si l'on se fiait au livre de chevet des Gardes rouges, un coupable ne se trouve pas, il se travaille. Il faut de l'effort, beaucoup d'efforts.



Ho avait envie de vomir tout ce qu'il avait à l'intérieur, tripes et rage, pour chasser la nausée que provoquaient ces révélations. Deux lourdes larmes s'échappèrent de ses yeux, des cailloux ronds et transparents creusant sur ses joues des fosses que rien ne pourrait jamais combler.

— Je suis désolé, dit doucement Orgo. Je ne sais pas qui était votre père. Là-bas, plus personne n'avait de nom ni de visage, ni même de souvenir d'en avoir eu. Ce que je sais, par contre, c'est que chaque nuit, depuis cette époque terrible, des lueurs palpitent le long de la voie. Nous les regardons à distance respectueuse avec un profond sentiment de compassion, ces spectres des victimes du chemin de fer. Qui sait, votre père brille peut-être là-bas, ou ailleurs...

La nuit promettait encore des révélations. Derrière Monsieur Ho et Orgo, un immense brasier rougit le ciel. Plusieurs cris déchirèrent la pénombre. Le train de Deng Xiaoping brûlait ! La vieille dame avait le feu au dernier de ses wagons. À l'intérieur, une vingtaine de tonnes de cartons, des millions d'identités rangées et compactées fournissaient un puissant combustible.

Les mécaniciens et les gardes encore embrumés par les noces tentèrent de détacher le wagon à la hâte. Un geste vain, puisqu'il était trop lourd pour eux, et la locomotive, toujours en panne. L'un des deux gardes, d'ordinaire peu habitué aux initiatives, prit les devants et, du coup, redécouvrit sa vocation première : il avait toujours rêvé d'être pompier. L'armée, peu regardante quant aux désirs de chacun et ratissant toujours plus large, avait pensé qu'il était plus commode dans l'immédiat qu'il devienne un soldat de l'ennui qu'un soldat du feu. Une occasion pareille ne se manquait pas. Écoutant son instinct de dompteur de flammes, il s'empara d'un tuyau que Jin Chung s'évertuait à diriger vers le brasier et grimpa sur le wagon avec une fougue qu'on ne lui connaissait pas.

Brûlés ou noyés, les cartons étaient fichus. L'intervention du garde se révéla efficace, même si la moitié d'une catastrophe reste une catastrophe à part entière pour Pékin. Devant les restes du wagon fumant et ruisselant, Monsieur Ho se dit que, décidément, après une

panne et un incendie, son voyage de commissaire obéissait à une funeste logique, plus proche de l'engrenage ensablé que du battement d'ailes du papillon. Quant au chef de gare tout fraîchement marié, il se demandait quelle conjoncture des astres pouvait provoquer une telle averse de hasards en si peu de destin. Un train, une épouse, un commissaire, un incendie. Si, jusque-là, son échelle de Richter intime n'avait oscillé que pour esquisser quelques timides soubresauts, dorénavant elle enregistrerait à un rythme infernal de puissants tremblements de vie.

Au milieu du vacarme et des nuages de fumée, Ho distinguait le bruit de la Corde Grinçante. Il l'entendait déverser sa partition accusatrice, comme un violon dont on jouerait avec une scie en guise d'archet. Il se voyait déjà transféré dans le labyrinthe du recyclage, excommunié par ses pairs, placardé par le Parti. Il entendait déjà les procureurs formuler des accusations avec virulence : « Le commissaire Ho a déserté sa mission. Il assistait à un mariage et festoyait tandis que son train brûlait. » Il ruminerait sa déveine dans une alcôve où rien ne rebondit, avec des plafonds sur chaque mur.

Qui avait bien pu provoquer cet incendie ? Se trouvait-il dans cette poignée d'hommes abandonnés par l'État une main criminelle ? Ce train, c'était le Parti, le pouvoir. Il était plausible qu'on l'ait aspergé d'insultes, ou d'essence, par rébellion ou par désir de vengeance. Pékin le grand couvercle étouffait toute véhémence bouillonnante, et ses ennemis, tapis dans l'ombre, se comptaient en

années et en décennies de rancune. Dong Ru avait peut-être laissé un plat sans surveillance? Non, la cuisine se trouvait à l'avant du convoi. Ho ne voulait pas s'aventurer sans lumière dans la forêt des coupables. Sans doute s'y serait-il rencontré lui-même. Même si ces cartons n'avaient qu'une faible importance, dérisoire au regard de la gestion numérique des données, Monsieur Ho se savait certes menacé par le déshonneur, mais aussi protégé par une immunité temporaire tant qu'il n'aurait pas rempli sa mission. Mais après? Et d'ailleurs, où était passé Wei Bei?

Les perceurs d'obscurité

L'autre jour dans la plaine, j'ai rêvé à la vieille édentée du village des planteurs à qui l'on avait arraché ses rêves. Je pense à ce qu'il est advenu de cette fumeuse de tabac sec. Je revois encore ses mains noueuses, sa peau d'écorce, sa pipe allumée et ses yeux éteints. La vieille dame vivait dans un coin et me regardait comme si j'avais été une apparition. Les vieux vivent souvent dans les coins pour ne pas prendre trop de place. Dans un vieux coin, ils se trouvent un angle où personne ne veut aller et y établissent leurs derniers quartiers, là où ça sent l'urine échappée, où les soupirs s'étiolent. Plus le temps passe, plus le coin semble se refermer. De quatre-vingt-dix degrés, il occupe trois cent soixante degrés. Le coin finit par avaler le vieux ou la vieille qui niche là. Il l'entoure de son arc, l'absorbe, et puis le coin devient le vide.

Je ne pourrai oublier les perceurs d'obscurité, les marcheurs du petit matin, les paysans devenus jardiniers. Oublier ces planteurs d'arbres dociles qui, jour après jour, se battent contre le vent. Je n'oublierai pas non plus ces prisonniers entassés, ces ombres enfermées quêtant un peu de lumière en mâchonnant leurs regrets. Ils ont désormais une nouvelle cellule, quelque part en moi.

Comment compter les populations des campagnes arriérées recouvertes du purin des

siècles à qui l'on a fait croire que la Révolution était plus nourrissante qu'un champ de blé ? À l'autre bout d'un spectre honteux, je ne pourrai jamais pardonner aux fonctionnaires féodaux ivres de pots-de-vin, aux arpenteurs de la misère d'autrui.

La question n'est pas de savoir si on peut oublier les choses, mais comment bien s'en souvenir.

« Attends-moi. Un jour je reviendrai te chercher, mon fils. »

Les dernières paroles de son père, juste avant qu'il ne soit emmené par les Gardes rouges, exhumées après des décennies de doute.

Mais il savait désormais.

La nuit allait s'achever. Sur la ligne d'horizon, les lueurs des prisonniers fantômes vacillèrent puis disparurent, balayées par l'aube. Le wagon dégageait une odeur de cramoisi trempé. Quelques heures plus tard, comme promis, une locomotive arrivait enfin pour cueillir ce qui restait du convoi. Bien que trop tard, Pékin avait envoyé une dépanneuse d'État. Les fantaisies buissonnières de son commissaire avaient assez duré.

Un linceul nuageux enveloppait la plaine jusqu'à la posséder totalement. Espionné par le cochon de Jin Chung à distance, Monsieur Ho s'offrait une ultime escapade. D'un pas lent, il se laissait aspirer une dernière fois par l'immensité, qu'il n'avait jamais approchée d'aussi près. Il suivait la voie comme on traverse un vieux cimetière, frôlant le sol en évitant de piétiner une sépulture ou de heurter la mémoire d'un homme. Il pensa à la tombe de son père, immense, imprécise et fuyante. Il pensa aux tronçons de la voie ferrée, loin devant lui, à la poussière des corps des prisonniers morts, libérée par le vent. L'herbe

avait depuis longtemps recouvert les cicatrices de la terre.

Ho se consolait, à peine, à l'idée que son père ait pu s'évader et trouver dans la steppe une porte dérobée, un petit trou, un passage, un rien pour se terrer, ne serait-ce que dans l'horizon. Oui, son père aurait pu se cacher dans un repli du ciel, à l'abri de la haine du chef du camp et de son mouvoir venteux, à l'abri de toutes les haines.

Il savait.

Une part de Monsieur Ho voulait rester ici, dans ce carrefour du rien, pour s'y égarer, s'y enfouir peut-être. Lui, le citadin aux ourlets tombants et aux chaussures soyeuses, le démographe sismographe, l'embrasseur de pluriel et de solitude, examinait pour la première fois de sa vie une réelle possibilité de quitter la planète et de rester sur sa Lune. Pour goûter au bonheur indécent d'être seul, juste à soi, un luxe rarissime dans un pays plein à ras bord.

Monsieur Ho commençait à comprendre Jin Chung. Comme il aurait été facile de délaissé les rôles d'emprunt pour ne jouer que le sien. Cependant, quand on a un milliard trois cent cinquante millions de personnes comme employeur, le devoir prend le dessus sur les angoisses personnelles. Il finirait donc sa mission, pour ses concitoyens avant tout, pour les rapprocher d'eux-mêmes. Le travail du commissaire Ho n'était-il pas, en fait, celui d'un défricheur de pluralisme à qui l'on demande de dresser le portrait le plus fidèle possible d'une société mosaïque en réfléchissant en

sourdine aux promesses de cette chose insolente que l'on appelle ailleurs, parfois tambour battant, la démocratie ? Son recensement, cette incursion ramifiante dans la sphère privée, était peut-être l'amorce inconsciente des toutes premières élections au suffrage universel, et ce, même si on l'ignorait encore. Bientôt, un bruit nouveau s'élèverait du stade de Pékin. Dans cet immense nid couvrirait un peuple plein d'espoir, de craintes et de chagrin, un empire du milieu du monde. Un ouragan d'une puissance considérable s'approchait, capable de tout balayer. La Chine s'apprêtait à vivre sa plus grande tempête, le reste de la planète aussi.



Fini le pied de grue, le temps du pied de guerre était revenu. Il fallait repartir. Les cheminots arrimaient les wagons à la nouvelle motrice. La gare frémissait d'activité, sans doute pour la dernière fois. On n'attendait plus que le retour du commissaire pour évacuer ce lieu perdu. Monsieur Ho, après avoir fait sa provision de solitude, de vent et de mémoire paternelle, regagna le convoi avec lenteur. Un petit comité d'intimes avait resserré le bouton du haut pour dire au revoir au commissaire. Madame Bastien le salua à sa manière, en le prenant en photo. Da le cochon grattait la terre. Toujours aucune trace de Wei Bei, évanoui en fumée. Jin Chung, sa nouvelle épouse au bras, ne disait rien. Il souriait, tout simplement, ce qui chez lui voulait dire beaucoup. Sur le marchepied du wagon

qui s'éloignait, le commissaire caressa d'un regard la gare et son petit monde autour. Le chef de gare avança d'un pas et leva la main en guise d'adieu. Une forêt de quatre mille kilomètres lui traversa le cœur.

« Attends-moi. Un jour je reviendrai te chercher, mon fils. »

Monsieur Ho savait.

Mais il savait, comme ces arbres qui attendent patiemment, comme ces orphelins silencieux, comme tous ces malheureux aspirés de l'intérieur, il savait, entre mémoire intime et ciel prometteur, entre le sort des uns et le sort de tous, que personne, jamais personne ne reviendrait nous chercher.

REMERCIEMENTS

Ce livre est pour ma mère, à des milliers de kilomètres.

De chaleureux mercis à Lynda Lavoie et Marie Laliberté pour leur présence et leur amitié.

Merci aussi à Antoine, mon éditeur, pour les longues soirées de travail dans mon tambour, arrosées de boisson sucrée à l'orange.

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION CODA

Alexandre BOURBAKI
Traité de balistique

Martine DESJARDINS
Maleficium
L'évocation

Patrick deWITT
Les frères Sisters

Nicolas DICKNER
Nikolski
Tarmac

Christine EDDIE
Les carnets de Douglas
Parapluies

Max FÉRANDON
Monsieur Ho

Dominique FORTIER
Du bon usage des étoiles
Les larmes de saint Laurent
La porte du ciel

Rawi HAGE
Parfum de poussière

Andrew KAUFMAN
Tous mes amis sont des
superhéros

Lori LANSSENS
Les Filles
Un si joli visage
La ballade des adieux

Catherine LEROUX
La marche en forêt

Annabel LYON
Le juste milieu

Marie Hélène POITRAS
Griffintown

C S RICHARDSON
La fin de l'alphabet

Larry TREMBLAY
Le Christ obèse

Thomas WHARTON
Un jardin de papier

Margaret LAURENCE
Le cycle de Manawaka
L'ange de pierre
Une divine plaisanterie
Ta maison est en feu
Un oiseau dans la maison
Les Devins

Composition : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN MARS 2014
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec